PAUL DE KOCK

ŒUVRES ILLUSTRÉES

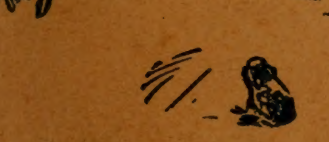
Petits Tableaux de Mœurs



Illustrations inédites

DE

J. WELY





…RIS (1er)
… JULES ROUFF & Cie
…la Vrillière, 4
…7

PETITS

TABLEAUX DE MŒURS

OUVRAGES DÉJA PARUS

GUSTAVE LE MAUVAIS SUJET (Compl. en 3 vol.).
LA PUCELLE DE BELLEVILLE (Compl. en 4 vol.).
LA FILLE AUX TROIS JUPONS (Compl. en 2 vol.).
MONSIEUR DUPONT (Compl. en 4 vol.).
LA LAITIERE DE MONTFERMEIL (Compl. en 5 vol.).
LE COCU (Compl. en 4 vol.).
LA DAME AUX TROIS CORSETS (Compl. en 2 vol.).
LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT (Compl. en 5 vol.).
MON AMI PIFFARD (Compl. en 1 vol.).
UNE DROLE DE MAISON (Compl. en 2 vol.).
ANDRÉ LE SAVOYARD (Compl. en 5 vol.).
L'ANE A MONSIEUR MARTIN (Compl. en 2 vol.).
LE CONCIERGE DE LA RUE DU BAC (Compl. en 2 vol.).
L'AMOUREUX TRANSI (Compl. en 4 vol.).
LA MARIEE DE FONTENAY-AUX-ROSES (Compl. en 2 vol.).
LA MAISON BLANCHE (Compl. en 5 vol.).
GEORGETTE (Compl. en 4 vol.).
MON COUSIN RAYMOND (Compl. en 4 vol.).
MOUSTACHE (Compl. en 4 vol.).
LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG (Compl. en 4 vol.).
SOEUR ANNE (Compl. en 5 vol.).
L'HOMME AUX TROIS CULOTTES (Compl. en 4 vol.).
UN TOURLOUROU (Compl. en 4 vol.).
MADAME PANTALON (Cmopl. en 3 vol.).
MONSIEUR CHÉRAMI (Compl. en 5 vol.).
UN MONSIEUR TRÈS TOURMENTÉ (Compl. en 2 vol.).
LE BARBIER DE PARIS (Compl. en 4 vol.).
MADELEINE (Compl. en 4 vol.).
UN MARI PERDU (Compl. en 1 vol.).
LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME (Compl. en 6 vol.).
UN HOMME A MARIER (Compl. en 2 vol.).
ZIZINE (Compl. en 4 vol.).
UN JEUNE HOMME CHARMANT (Compl. en 4 vol.).
JEAN (Compl. en 4 vol.).
LES DEMOISELLES DE MAGASIN (Compl. en 5 vol.).
LA FAMILLE GOGO (Compl. en 6 vol.).
MADAME TAPIN (Compl. en 2 vol.).
UNE GAILLARDE (Compl. en 6 vol.)
UN MARI DONT ON SE MOQUE (Compl. en 3 vol.).
SANS-CRAVATE (Compl. en 5 vol.).
L'ENFANT DE MA FEMME (Compl. en 2 vol.).
NI JAMAIS, NI TOUJOURS (Compl. en 4 vol.).
NOUVELLES (Compl. en 1 vol.).
LES FEMMES, LE JEU ET LE VIN (Compl. en 2 vol.).

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE

PAUL DE KOCK

PETITS
TABLEAUX DE MŒURS



PUBLICATIONS JULES ROUFF ET Cie

PARIS (1er)

PETITS
TABLEAUX DE MŒURS

UNE MAISON DE PARIS

Voulez-vous connaître l'intérieur d'une maison, savoir le nom des personnes qui l'habitent, leur état, leurs habitudes, leur fortune? Il n'est pas besoin pour cela d'avoir un *Asmodée* à vos ordres, il vous suffira de causer un moment avec le portier.

Je désirais, il y a quelque temps, louer un appartement dans une maison de fort belle apparence; le portier ne me laissa pas le temps de lui demander des informations.

— *Notre maison*, me dit-il, est parfaitement habitée depuis le haut jusqu'en bas. Cette boutique qui tient toute la façade est occupée par un marchand de comestibles.

« Ah ! monsieur, c'est un homme qui entend bien ses affaires; il a toute l'année à sa porte des chevreuils, des lièvres, des faisans et des pâtés de Périgueux; cela fait venir l'eau à la

bouche... Aussi tous les passants s'arrêtent avec complaisance devant *notre maison;* j'ai même remarqué un vieux monsieur qui ne manque jamais de venir le matin manger son petit pain devant la boutique, lorsqu'il en sort une odeur de truffes qui embaume tout le quartier.

« Ce marchand-là fera fortune, quoique le voisin d'en face prétende que depuis six mois c'est toujours le même chevreuil qui est pendu devant sa boutique. Les étrangers arrivent chez lui en *influence*, et il vient de se marier avec une jeune personne qui lui a apporté en dot douze cents barils de thon mariné.

« L'entresol est loué à une *femme artiste;* c'est une personne distinguée, et qui ne reçoit que des gens à équipage, des milords anglais, russes ou italiens. Je ne vous dirai pas précisément si c'est une chanteuse ou une danseuse, mais ce doit être l'une ou l'autre, car je l'entends toujours chanter, et elle ne marche que sur la pointe du pied. Du reste, tenue très décente, mise fort élégante, des cachemires, des diamants, et payant fort bien son terme.

Au premier nous avons un négociant ou un homme d'affaires, je ne sais pas positivement lequel des deux, mais ce sont des gens qui reçoivent beaucoup de monde et font un grand étalage. Ils ont fait de la dépense en peintures, papier, boiseries, réparations; on dit, entre nous, que tout cela n'est pas encore payé...

« Cependant ils donnent souvent des soirées, des punchs, des concerts, des bals; on y joue un jeu d'enfer... On y reste fort avant dans la nuit; mais je ne peux pas me plaindre, ils me donnent

les vieilles cartes que je revends au marchand de tabac qui en fait des neuves, et ils ont infiniment *d'attentions* pour moi... Ce sont des personnes que j'estime beaucoup et que je tiens à conserver.

Au second loge un tailleur qui a cabriolet et ne va prendre ses mesures qu'en voiture. Il n'y a que trois ans qu'il est établi, et déjà il a



Notre maison est parfaitement habitée.
(P. 5.)

acheté une belle maison de campagne aux environs de Paris. Il paraît que cet homme-là taille dans le grand et qu'il a la coupe heureuse.

« Il m'a dit que dans cinq ans il aurait assez travaillé, et qu'il se retirerait avec quinze mille livres de rente. Voyez pourtant ce que c'est, monsieur! voilà trente-deux ans que je tire le cordon, et je n'ai pas pu encore mettre dix écus de côté!...

« Au troisième, nous avons un ménage avec deux enfants et un chien. Le mari est un homme de bureau; il a quarante ans environ. Jamais je ne le vois sortir avec sa femme, qui est pourtant très bien encore. Il part le matin, rentre dîner, puis, aussitôt le café pris, repart pour ne rentrer qu'à minuit. C'est tous les jours la même chose.

« A la vérité, madame reçoit des visites... Il y a entre autres un jeune homme blond... Je ne sais pas si c'est un ami du mari, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient tous les soirs quand il est sorti, et s'en va une demi-heure avant qu'il revienne. Dame! écoutez donc, il faut bien que cette petite femme ait de la distraction.

« Et puis la bonne dit que quand elle est avec son mari, ils ne font que se disputer. Demandez-moi un peu pourquoi ces gens-là se sont mariés.

« Au quatrième, nous avons un maître de danse, qui donne toutes les semaines dans sa chambre de petits bals champêtres. mais à ses élèves seulement; il est vrai que ceux-ci peuvent y amener des amis, qui peuvent y conduire des connaissances... Du reste, c'est honnête, c'est bourgeois.

« C'est ma femme qui apprête les rafraîchissements : de la bière coupée pour éviter les fluxions de poitrine. C'est le maître de danse qui fait l'orchestre à lui tout seul, mais il fait autant de bruit que s'il y avait dix musiciens, et il joue toujours près d'une fenêtre ouverte pour qu'on l'entende de la rue. Les demoiselles ne valsent qu'avec la permission de leurs mamans.

« Pour le cinquième, comme cela fait mansarde, vous sentez bien que ce n'est pas là qu'il faut chercher le beau monde. Nous y avons pour le moment une vieille femme qui a deux filles... Ce sont de *petites gens!*... La mère est infirme; les filles sont, je crois, couturières; elles travaillent toute la journée, et même passent souvent les nuits à l'ouvrage... ce dont je porterai plainte au propriétaire, parce qu'elles pourraient quelque nuit mettre le feu.

« D'ailleurs voilà deux termes arriérés, et vous comprenez que nous serons forcés de leur donner congé, parce que dans une maison comme celle-ci on tient à n'avoir que des gens comme il faut.

Le portier avait fini, je m'éloignai en jetant tristement un regard sur les mansardes ; ce n'était que là que j'apercevais des *gens comme il faut*... Mais on allait donner congé aux pauvres filles qui travaillaient une partie de la nuit pour soulager leur mère.

L'ATELIER DE FLEURISTES

Entrons dans cet atelier où je n'aperçois que des femmes; elles sont presque toutes jeunes, et il y en a de fort jolies. Penchées devant ces longues tables surchargées de batiste, de couleurs, de colle, de pinceaux, de fil d'archal, de feuilles découpées, ces demoiselles font des fleurs.

Comme elles sont habiles! quelle vivacité! quelle adresse ! quel goût elles mettent dans ce travail! Les fleurs qui naissent sous leurs doigts comme par enchantement pourraient si elles en avaient le parfum, le disputer en éclat et en fraîcheur à celles qui embellissent nos parterres.

Mais, tout en travaillant, ces demoiselles causent; la conversation ne languit jamais, quelquefois même il y a confusion. Il paraît que les femmes font très bien deux choses à la fois, car tout en babillant les fleurs vont leur train.

— Comme je me suis amusée hier! dit une jolie brune au teint rose, aux yeux éveillés.

— Qu'as-tu donc fait, Fanny?

— Je suis allée au Cirque avec mon cousin, tu sais...

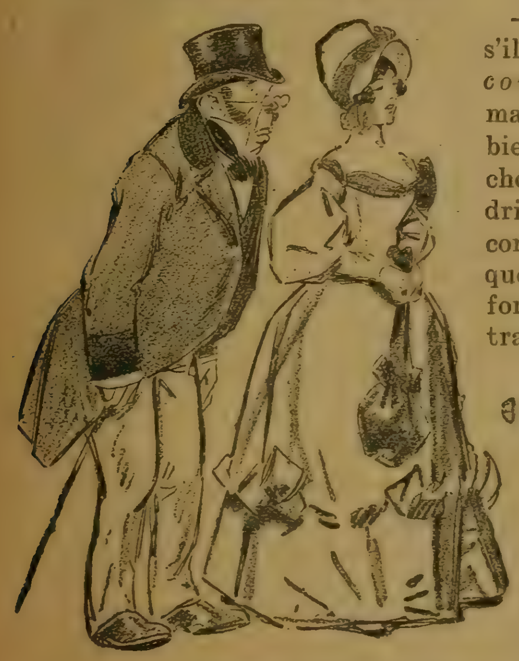
— Ah! oui, ce petit brun qui t'attendait l'autre soir dans l'allée.

— Justement.

— Il est gentil, c'est dommage qu'il louche un peu.

— Non, mademoiselle, il ne louche pas.

— Oh! si ma chère, j'en suis très sûre, car il m'a beaucoup regardée quand j'ai passé près de lui... Lise, donne-moi la colle.



Elle qui n'a pour la promener que son vieux qui a toujours l'air gelé.
(P. 12.)

— Je ne sais pas s'il vous a *beaucoup regardée*, mais je sais très bien qu'il ne louche pas. Ne voudriez-vous pas le connaître mieux que moi? ça serait fort! — Oh! sois tranquille, je ne veux pas te l'enlever! Mais il louche; tiens, Louise était avec moi, elle peut le dire. N'est-ce pas Louise? — Ah! je crois bien; il a un œil bleu et un œil gris. Passe-moi les pétales de jacynthe. — Vous êtes bien menteuses, mesdemoiselles; et comment auriez-vous vu la couleur de ses yeux dans l'allée, où il ne fait pas clair ?

— Ah! ça, vrai, disent les autres jeunes filles; ça n'est pas possible.

— Ah! c'est que ces demoiselles sont méchantes. Louise ne devrait pas faire son embarras, elle qui n'a pour la promener que son vieux, qui a toujours l'air gelé. Les ciseaux, s'il vous plaît ?

— Mon vieux! est-ce qu'un homme est vieux à cinquante-trois ans ? c'est la fleur de l'âge, mesdemoiselles.

— Oh! oh! jolie fleur!... Qu'est-ce qui a les pinces ?

— D'ailleurs, il y a bien des jeunes gens qui ne le valent point; et puis moi, je n'aime que les hommes *comme il faut.*

— Tiens, c'est donc un homme comme il faut ? Je ne m'en serais pas doutée; je le prenais pour un vieux tisserand; il a toujours un chapeau dont les bords sont tout cassés.

— Oh! quelle calomnie!... C'est bon pour votre louchon de cousin, de porter de mauvais chapeaux, ou plus souvent des casquettes.

— Mademoiselle Louise, je vous prie de ne pas insulter mon cousin, ou je me plaindrai à madame.

— Ah! voyez donc! est-ce que vous croyez que j'ai peur que vous me fassiez mettre en pénitience ?... *(Bas.)* Hum ! que cette fille-là est méchante!

— Hum! la mauvaise langue!

— Je m'en irai d'ici à cause d'elle; je ne peux pas la voir.

— Je la déteste.

— Allons, la paix donc, mesdemoiselles! dit une fleuriste un peu plus âgée. Au lieu de vous quereller, vous feriez mieux de vous dépêcher; on attend ces couronnes de bal.

— Eh, mon Dieu! elles seront faites.

— Qu'est-ce que tu as donc, Amélie ? tu ne dis rien.

— Oh! elle pense à sa nouvelle connaissance.

— Bah! elle a donc une nouvelle connaissance?

— Tiens, tu ne savais pas cela ! Ah ! c'est du beau, du grand, du huppé, un milord anglais, ou un Russe de Moscou; n'est-ce pas, Amélie ?

— Oh! vous avez l'air de vous moquer, mesdemoiselles, mais certainement ce jeune homme-là... De la mousse, s'il vous plaît ? C'est un jeune homme en place, c'est au moins un commis! Ah! Dieu! qu'il a bon genre! Je suis sortie avec lui mardi dernier, il avait un manteau.

— Un manteau! diable! c'est du sérieux!...

— Et toi, comment étais-tu mise ?

— J'avais ma robe de mérinos. Mardi il m'a menée dîner chez un traiteur.

— Ah! Dieu! qu'elle est heureuse!... Des feuilles, mesdemoiselles.

— Etiez-vous dans un cabinet particulier ?

— Il le voulait... mais je n'y ai pas consenti... et puis il aurait fallu passer par le salon...

— Et le soir, où avez-vous été ?

— Ah! ma chère, il m'a menée au spectacle... dans un endroit... attendez donc... c'était superbe... c'est aux... aux Buffes.

— Comment, aux Buffes ?

— Oui, où l'on ne parle que latin, et toujours avec de la musique.

— Ah! c'est aux Bouffa que tu veux dire.

— Oui, c'est ça, aux Bouffa... C'est là qu'on joue de jolies comédies!

— Ça doit être bien amusant quand on ne comprend rien!

— Oh! c'est égal, ça amuse toujours. Quoique ça, nous nous en sommes allés avant la fin, parce que je commençais à m'endormir, et pour revenir nous avons pris un fiacre... parce que j'étais lasse d'être assise.

— Ah! vous avez pris un fiacre!... Voilà ma rose achevée.

— Il est huit heures, mesdemoiselles.

— Il est huit heures! Dépêchons-nous, on m'attend au carré Saint-Martin.

— Et moi devant le Gymnase.

— Et moi contre l'Ambigu.

Toutes les demoiselles prennent à la hâte leur châle, leur sac, leur chapeau, et se rendent où leurs affaires les appellent. En une minute les tables sont rangées, l'atelier est désert, et le silence a remplacé le bruit que l'on entendait depuis huit heures du matin.

LE BAPTÊME

— Eh bien! ma voisine, savez-vous la nouvelle ?

— Quoi donc, ma chère voisine ?

— Madame Roquet est accouchée hier.

— Ah! mon Dieu! cette pauvre madame Roquet! Elle était bien méchante durant toute sa grossesse.

— Je ne crois pas qu'elle soit meilleure maintenant.

— Est-ce une fille ou un garçon? J'ai parié pour un garçon avec M. Mélange, le marchand de vin d'en face.

— Vous avez gagné, ma voisine; c'est un garçon qui ressemble déjà beaucoup à ce petit commis marchand qui donnait si souvent à madame Roquet des billets de Gaîté.

— Ah! bon, j'y suis, je me le rappelle parfaitement.

— Mais il faut que je vous quitte, voisine; je suis du baptême, je n'ai pas trop de temps devant moi pour faire ma toilette.

— Vous me donnerez des dragées, et vous me conterez comment tout se sera passé, car je ne vois plus madame Roquet, depuis qu'elle a laissé perdre un chat superbe dont je lui avais fait présent.

— Comptez sur moi, ma voisine.

Pendant que les deux voisines s'entretiennent ainsi, tout est déjà en l'air dans la maison de M. Roquet, gros marchand épicier de la rue Saint-Antoine, dont la femme vient, comme vous le savez, d'accoucher d'un garçon.

La nourrice tient l'enfant, l'accouchée est étendue avec grâce dans son lit; la garde va, vient, furette dans tous les coins, fait beaucoup d'embarras pour peu de chose, et, au milieu de tout cela, n'oublie pas de s'occuper de son déjeuner et de glisser cinq morceaux de sucre dans son café, tout en répétant à chaque instant, qu'elle n'est point *portée sur sa bouche.*

Les domestiques sont tous en l'air, et le papa achève de mettre le désordre dans la maison en courant comme un fou, et en criant à qui veut l'entendre :

— Je suis père! c'est un garçon, c'est mon fils! Il est de moi, celui-là ; ça sera un homme superbe! tout mon portrait!... il est déjà gros comme un bœuf !... Je veux en faire un génie ; je le mettrai dans une étude d'apothicaire et dans la garde nationale. Ah! ma femme, à propos, comment nommerons-nous ce jeune homme ? Roquet, d'abord, puisque c'est mon nom; ça va sans dire. Quel joli Roquet cela fera ! Mais, ensuite ?

— Mon bon ami, dit l'accouchée d'une voix faible, vous savez bien que c'est le parrain qui doit donner le nom.

— Ah! c'est juste. Et comment s'appelle-t-il le parrain ?

— Edouard, mon ami.

— Ah! c'est vrai... Edouard... c'est assez gentil, cependant, j'aurais préféré un nom plus ronflant, plus... enfin... j'en avais retenu un magnifique, dans un mélodrame où il y avait des voleurs... attends donc... Férouski... c'est cela, Férouski Roquet, je veux qu'on l'appelle ainsi.

— Mais, mon ami, votre Férouski est un nom polonais ou cosaque, cela fait mal aux oreilles.

— Moi, madame, je vous assure que ce sera un nom très distingué; et, quand mon fils sera établi apothicaire, et qu'il mettra sur sa porte : Pharmacie de Férouski! cela lui amènera nécessairement des figures très relevées.

Mais une voiture s'arrête devant la maison. C'est le parrain, le jeune commis marchand en grand costume, tenant sous son bras une pile de boîtes de dragées, et donnant l'autre main à la marraine, qui a le gros bouquet de rigueur.

On s'embrasse, on donne les présents.

— Ah! monsieur Edouard! vous avez fait des folies, dit l'accouchée en recevant les boîtes de dragées, tandis que M. Roquet dit au jeune homme en lui serrant la main et d'un ton pénétré :

— Mon ami, je n'oublierai point que vous êtes mon compère... et, dès ce moment, tout est commun entre nous.

On admire l'enfant; M. Roquet salue toutes les fois que l'on dit que le nouveau-né sera charmant. Enfin, on part pour la mairie; mais la voiture se trouve pleine avant que M. Roquet soit prêt; il la suit de loin à pied, et, tout le long du chemin, crie en se frottant les mains :

— C'est un baptême! c'est mon fils, Roquet, Férouski-Edouard, que nous allons baptiser.

Après avoir rempli les cérémonies d'usage, on revient enfin à la maison du papa, chez lequel un grand repas est préparé. On se met à table; on boit, on rit, on chante même, mais à demi voix, pour ne point faire de mal à l'accouchée; et, à la fin de cette journée, M. Roquet est si content, si glorieux, qu'il s'écrie :

— Si j'étais millionnaire, je voudrais que ma femme me fît un enfant tous les mois.

LES JEUX INNOCENTS

LE PIED DE BŒUF

— Nous avons deux heures devant nous, dit la jolie Adeline à ses compagnes. On vient de com-

mencer un boston dans le salon, il durera longtemps : madame de Bermont en est, et vous savez le temps qu'elle met à réfléchir si elle *demandera* ou si elle *soutiendra*. Faisons quelque chose... Jouons aux petits jeux.

Les petits jeux sont acceptés ; les jeunes personnes s'asseyent, se rapprochent ; les jeunes gens demandent la permission de prendre part aux jeux innocents, elle leur est accordée. On forme le rond. Mais il manque quelqu'un, une grande blonde qui cause avec un vieux monsieur dans un coin du salon.

— Venez donc, Clarisse, lui disent les demoiselles.

— Non, je vous remercie, je ne joue pas, répond mademoiselle Clarisse d'un air compassé.

Aussitôt, toutes les jeunes filles se regardent entre elles en souriant avec malice, et l'on entend un petit murmure de chuchotement :

— Qu'elle est ridicule !...

— Mais, voyez donc ce caprice : mademoiselle qui ne veut pas jouer aux petits jeux ce soir !...

— Ah ! c'est pour se distinguer !... pour se donner un air raisonnable !...

— Eh non ! ne voyez-vous pas qu'elle cause littérature, poésie, avec ce vieux monsieur ? elle fait la savante... Je suis sûre qu'il lui fait des compliments... Elle est enchantée... Voyez comme elle prend un air d'importance, elle se pince les lèvres.

— Elle ! parler littérature !... Oh ! ce doit être curieux à entendre !... elle n'y connaît rien du tout !... Figurez-vous que l'autre jour elle voulait me soutenir que le *Solitaire* était de lord Byron.

— Ah ! c'est délicieux !...



Ne voyez-vous pas qu'elle cause littérature, poésie, avec ce vieux monsieur? (P. 18.)

— Depuis que son père est monté en grade dans son bureau, mademoiselle se donne des airs... Ah! c'est trop drôle!

— Elle veut apprendre la géométrie.

— Elle ferait bien mieux d'étudier son piano, sur lequel elle n'est pas supportable.

— Et quelle voix criarde!...

— Quand elle chante, on croit qu'elle pleure.

— Mais, viens donc, Clarisse, viens donc, ma bonne amie! reprend la demoiselle qui vient de parler en dernier.

— Non, mesdemoiselles, je ne peux pas... voilà maman qui prend son châle. Il faut que nous nous retirions de bonne heure, nous partons demain pour la campagne du chef de division de mon papa.

Toutes les jeunes filles se regardent de nouveau en se mordant les lèvres pour ne point éclater. Enfin, on se rappelle que l'on veut jouer aux petits jeux. Après avoir longtemps délibéré, on se décide pour le *pied de bœuf*, parce que cela ne dérange pas, il ne faut que se rapprocher.

Et puis il y a certains jeunes gens qui ne seraient pas fâchés de poser leurs mains sur celles de certaines demoiselles; on peut alors la serrer, la presser sans que cela paraisse... Les cœurs sensibles tirent parti de tout.

Les mains se placent les unes sur les autres. Une, deux, trois...

— Allez donc, monsieur, dit-on à un jeune homme dont la main est la dernière, et qui ne pense pas à la retirer, parce qu'il l'appuie avec plaisir sur le genou d'une des amies de Clarisse. C'est à vous à compter... A quoi pensez-vous donc?

— Ah! pardon, mademoiselle, je ne savais plus le jeu.

On compte : — Sept... huit... — Neuf, dit une jeune personne de douze ans, et la pauvre petite croit saisir quelque chose, mais elle ne tient rien; elle est désolée. On recommence ;une jolie brune se trouve la dernière, et, quand elle dit neuf... la main d'un jeune homme se retire si lentement qu'elle n'a pas de peine à la saisir... Il est si doux d'être attrapé par une jolie femme!

— Je retiens mon pied de bœuf, dit-elle d'un air triomphant.

— Vraiment! c'est bien malin, dit la jeune fille de douze ans; monsieur n'a pas été si coînplaisant pour moi.

Patience, aimable enfant, tu promets d'être charmante; encore trois ou quatre ans, et tu seras aussi heureuse aux jeux innocents.

REVUE DE BILLETS DOUX

Dans un moment de désœuvrement, on est souvent charmé de trouver de quoi chasser des pensées mélancoliques, ou des réflexions qui ne sont pas toujours aussi philosophiques qu'on le voudrait. Je me sens dans cette situation : pour me distraire, visitons cette cassette que je n'ai pas ouverte depuis bien longtemps; je ne sais-plus ce qu'elle contient.

« Que vois-je!... Une foule de lettres de diverses écritures... Ah! je me rappelle maintenant, c'est là que je serrais jadis les billets de mes belles. Plusieurs années se sont écoulées depuis, j'ai voyagé, couru le monde, on m'a oublié : c'est tout naturel! et la cassette est restée fermée.

« Relisons au hasard quelques-uns de ces billets; ils ne me causeront plus le même plaisir qu'autrefois; je sens pourtant qu'ils m'en feront éprouver encore. Le bonheur ne se compose-t-il pas de souvenirs et d'espérances ?

« Cher ami, chaque jour je sens que je t'aime davantage, je ne puis être heureuse loin de toi; je ne vis plus; privée de ta présence, je languis, je souffre... je soupire sans cesse... Si tu cessais de m'aimer, il faudrait mourir... Oui! la mort serait préférable à ton inconstance!... »

C'était de la passionnée Rosemonde... Quel cœur brûlant! quelle âme de feu!... Mais, depuis ce temps, elle s'est mariée, elle a eu trois enfants, et elle a pris tant d'embonpoint qu'elle ne marche qu'avec difficulté. Je l'ai aperçue il y a huit jours... On ne se douterait jamais, en la voyant maintenant, qu'elle a voulu mourir d'amour. Voyons-en un autre :

« Vous êtes un monstre, je vous hais, je vous déteste; je me suis aperçue que vous faisiez les yeux doux à votre voisine. Si toutes les femmes vous connaissaient comme moi, aucune ne voudrait vous voir. Adieu, monsieur, n'espérez plus me tromper, tout est fini désormais entre nous ».

Ah! charmante Hortense, je me souviens des scènes que vous me faisiez! Femme fort aimable, fort spirituelle, mais trop jalouse, trop exigeante.

Le lendemain du jour où je reçus ce billet de rupture, elle était chez moi à sept heures du matin. Passons à un autre :

« Mon Dieu! mon bon ami, je ne sais ce que j'éprouve maintenant; mais, depuis que je vous connais, je ne suis plus la même. Maman me gronde de ce que je suis rêveuse; est-ce ma faute à moi, si je pense continuellement aux jolies choses que vous m'avez dites ? Je n'ai plus de goût à rien: mon piano m'ennuie, le dessin me fatigue, la danse même n'a plus de charmes pour moi.

On me gronde parce que je suis pâle. Hélas ! je sens bien que je suis très malade, car je soupire toute la journée, et j'ai le cœur gros comme si je voulais pleurer. Vous m'avez dit que vous m'apprendriez ce que c'est que ce mal-là : c'est pour le savoir que je vous écris en cachette ».

Aimable enfant! que de naïveté, de grâce, d'innocence... dans son style!... Qui aurait cru qu'au bout de six mois le perfide ne penserait plus qu'à son cousin le hussard... Fiez-vous donc aux ingénues! Voyons celui-ci :

« Je suis bien étonnée, monsieur, que vous ayez manqué à votre rendez-vous : je ne suis point faite pour attendre en vain; vous auriez dû montrer plus d'égards pour une femme comme moi, et ne pas me traiter comme toutes les grisettes que vous connaissez ».

Oh! oh! c'était de la prude Césarine, qui, dans le monde, faisait la sévère, la cruelle, la dédaigneuse, tandis que dans le tête-à-tête... Et tout cela pour finir par épouser un apothicaire de province, qu'elle fait, je gage, enrager du matin au soir.

Madame voulait passer pour une vertu farouche... elle se fâchait quand on chantait devant elle *le Sénateur*, ou *En revenant du village!*... Oh! les prudes sont aussi trompeuses que les ingénues! Passons à un autre:

« Tu veux donc faire de moi une autre Nina ? Tu me condamnes à dire tous les jours : Ce sera pour demain. Mais demain vient, et point de lettre; et encore il ne faut pas se fâcher, parce que tu ne le veux pas! Mais, avant huit jours, je verrai tout ce que j'aime... cela t'est bien indifférent à toi! Si pourtant j'étais bien sûre de cela... je ne regarderais plus jamais ces vilains yeux qui portent un trouble charmant dans mon âme ».

Aimable Eugénie... que j'aimais ton style naturel, naïf, et souvent spirituel sans jamais viser à l'esprit! Que tu exprimais bien l'amour! En lisant tes lettres, j'étais transporté! Je le fus un peu moins quand je sus que tu en avais écrit autant à vingt autres avant moi. Oh! les femmes!... les femmes!... Eh! mais, quel est ce billet si bien plié, qui sent encore le musc et l'ambre ?

« Viens, je t'attends; j'ai fait mettre les chevaux à mon vis-à-vis. Nous irons déjeuner à Enghien, nous reviendrons dîner au Palais-Royal; et nous irons le soir à l'Opéra; je suis libre toute la journée ».

C'était la brillante Eléonore; elle menait les plaisirs aussi vite que sa vie; avec elle pas un moment d'ennui; mais il n'était guère possible de la connaître plus d'un mois, sous peine de se ruiner complètement.

Pauvre femme! je l'ai rencontrée hier dans la rue. Quel changement six années ont produit en

elle! j'ai aperçu une femme maigre, débile, mesquinement habillée, dont les traits et la tournure annonçaient le malheur : c'était Eléonore. Je n'ai point osé l'aborder, j'ai craint de lui faire de la peine, et pourtant je voudrais lui être utile... Ne relisons plus. Je crois que j'aurais mieux fait jadis de brûler tout cela.

LE ROSIER

Si notre brillante et bruyante capitale est le centre des jeux, des plaisirs, des spectacles, des aventures piquantes et des scènes comiques, les faits touchants, les actes d'amitié, de sensibilité, n'y sont pas non plus étrangers, peut-être même y sont-ils plus communs qu'on ne le pense. Si on les connaît moins, c'est que les Français, toujours portés à rire, aiment mieux raconter une plaisanterie qu'une anecdote sentimentale.

Dans un des quartiers les plus populeux de cette ville, habitait une pauvre femme qui, après avoir perdu successivement son mari et ses enfants, se trouvait forcée de travailler pour vivre. Elle n'était plus jeune et logeait au cinquième étage ; en considération de son âge, les personnes qui l'employaient lui faisaient porter de l'ouvrage et l'envoyaient reprendre, afin qu'elle ne se fatiguât pas en courses souvent répétées.

Dans une maison en face de celle où logeait la

pauvre dame, demeurait une jeune fille de dix-huit ans, jolie, douce, sage, et cependant orpheline, vivant seule dans une petite chambre au sixième étage, dont la fenêtre donnait précisément en face de celle de la vieille dame.

La jeune fille brodait pour vivre, elle travaillait avec assiduité. Toute la journée, assise contre sa fenêtre, sa seule distraction était de soigner un beau rosier qu'elle plaçait tous les matins sur sa croisée. Probablement monsieur le commissaire ne regardait pas cette fenêtre-là.

Tout en brodant, la jeune fille aperçut sa voisine, dont l'air respectable lui plut, parce qu'elle n'était pas de ces demoiselles qui tournent les mamans en ridicule. De son côté, la bonne dame était édifiée de la sagesse, de l'aptitude au travail dont la jeune brodeuse faisait preuve. On se salua, on se parla : puis enfin la jeune fille, en allant et venant pour reporter son ouvrage, monta chez la vieille dame.

Bientôt l'amitié la plus sincère s'établit entre ces deux personnes ; quoique d'un âge différent, elles pensaient de même ; la jeune regardait la plus âgée comme sa mère, et celle-ci croyait retrouver dans la jeune fille un des enfants qu'elle avait perdus.

Cette liaison durait depuis près d'une année ; elle n'était pas de celle que le caprice forme ou détruit. Mais la jeune brodeuse tomba malade ; l'excès du travail avait attaqué sa poitrine, et cette maladie cruelle qui se développe souvent au printemps de la vie, fit en peu de temps chez elle de terribles ravages.

La plus grande peine de la jeune fille était de

ne plus pouvoir aller aussi souvent près de celle qu'elle appelait sa mère. Bientôt il fallut renoncer entièrement à ce plaisir. Descendre six étages pour en remonter cinq autres devenait trop fatigant pour la jeune malade, qui chaque jour perdait ses forces, et, de son côté, la vieille dame ne pouvait plus que difficilement quitter son fauteuil.

Il fallut donc se contenter de se voir à la fenêtre. La jeune brodeuse y plaçait chaque matin son rosier pour le reprendre le soir. Tant que le rosier n'était pas sur la croisée, la vieille dame savait que sa jeune amie n'avait pas encore ouvert sa fenêtre ; elle restait alors contre la sienne, et attendait qu'elle se montrât pour lui faire quelque signes d'amitié.

Chaque jour cependant le rosier se montrait plus tard, car la jeune malade ne pouvait plus être matinale... Elle s'éteignait sans le savoir ; mais sa pauvre voisine s'apercevait du changement effrayant qui s'opérait en elle, et quand le rosier tardait à se montrer, son inquiétude devenait plus vive.

La pauvre petite faisait un effort surnaturel pour atteindre et ouvrir encore sa fenêtre ; mais un jour cela lui fut impossible... sa vieille amie attendit vainement que le rosier parût... La journée s'écoula, et le rosier ne se montra pas.

— Hélas ! dit la bonne dame, j'ai perdu mon enfant !

En effet, la jeune brodeuse n'était plus ; on la trouva près du rosier qu'elle voulait encore essayer de montrer à son amie.

ELLE ÉTAIT SI JOLIE !

J'avais juré de ne plus aimer ; trompé, trahi cent fois, je voulais, non pas fuir un sexe dont la société fait le charme de la vie, mais du moins le voir avec indifférence, et ne plus regarder la beauté qu'en simple amateur, et comme ces joueurs devenus sages qui se bornent à juger les coups sans prendre part à la partie.

Mais, hélas, les serments des hommes sont écrits sur le sable ! et comment aurais-je pu résister à l'amour quand Clarisse s'est offerte à ma vue ? Elle était si jolie !

J'ai oublié mes serments ; j'ai dit adieu à la sagesse, souvent même à la raison ; pouvait-on la conserver auprès d'elle ? Grâce, tournure, attraits, fraîcheur, elle réunissait tout pour plaire ; il fallait l'aimer ; tout le monde cédait à son empire ; je fis comme tout le monde ; mais j'aurais voulu être seul aimé, car nous sommes toujours égoistes.

Pendant quelque temps je crus être adoré ; elle me faisait croire tout ce qu'elle voulait ! Comment douter de ce que dit une bouche charmante ?... Alors même que sa coquetterie m'avait attristé, d'un mot, d'un sourire, elle dissipait mes soupçons... Elle était si jolie !

Pour elle j'ai fait mille folies ; négligeant mes occupations, mes parents, mes amis, j'oubliais tout pour ne voir qu'elle, pour ne m'occuper que d'elle. Je n'écoutais point de sages conseils ; je

fuyais les représentations de l'amitié, je n'avais d'yeux que pour elle ; je ne pouvais exister où elle n'était pas.

Satisfaire tous ses goûts, tous ses caprices, voler au-devant de ses moindres désirs, était ma plus douce occupation. Je dissipais ma fortune, je perdais mon temps, je négligeais mes talents ; mais je ne regrettais rien... Elle était si jolie.

Pour prix de tant d'amour, je fus encore trompé ! Elle me quitta !... Je la vis avec un autre... Je ne pus pas même douter de mon malheur.

En songeant à tout ce que j'avais fait pour elle, à son ingratitude, à sa perfidie, je me flattais de l'oublier aisément, ou du moins de la haïr autant que je l'avais aimée. Vains efforts ! mon faible cœur l'aimait encore... son image vint constamment le remplir ; et, malgré sa trahison, je sentais que je l'adorais toujours... Elle était si jolie !

Mais hélas ! sa carrière fut courte ; moissonnée à la fleur de son âge, la mort l'a frappée au sein des plaisirs, des amours, des séductions dont elle était sans cesse environnée, et qu'elle savait si bien prodiguer à son tour. Tant de grâces, d'attraits n'ont point arrêté la Parque cruelle ! Clotilde est descendue au tombeau ! elle n'a brillé qu'un moment.

Tous ceux qui l'entouraient, qui cherchaient à obtenir un regard, un sourire, l'on déjà oubliée pour courir après d'autres conquêtes !... Seul, je viens visiter son tombeau ; seul, je viens m'asseoir sur cette terre qui recouvre ce que la nature avait formé de plus séduisant.

Je ne songe plus aux torts qu'elle eut envers moi, je ne me rappelle que les doux moments que nous avons passés ensemble. Si elle existait encore je me croirais heureux d'obtenir d'elle une heure d'amour. Pour cette heure-là, je lui pardonnerais encore toutes les autres... Elle était si jolie !

LE FEU

Lorsque l'hiver revient, le feu règne de nouveau ; que deviendrions-nous sans lui, dans ses longues et froides soirées ? O charmant coin du feu ! confident discret ! ta vue seule suffit pour ramener la gaieté, ranimer les esprits et embellir la solitude. Combien de cercles dont le feu est le plus bel ornement ?

C'est devant son feu que l'auteur se délasse de ses travaux en songeant à ses succès ; c'est encore là qu'il trouve le vers qui ne venait pas devant son bureau. En tisonnant, le vieillard jouit de ses souvenirs, et sent moins les glaces de l'âge. Devant son feu, on repasse dans sa mémoire les plaisirs de la veille, on forme des espérances pour le lendemain.

Ah ! le tison roule... — Voilà de la société, dit la vieille femme au coin de son foyer. Je suis sûre qu'avant un quart d'heure il m'arrivera du monde... C'est immanquable ! En effet, au bout de quelques minutes, on gratte à la porte de la

vieille, qui va ouvrir à son chat en disant: C'est le tison qui a fait rentrer Moumoutte.

Assis autour du foyer, avec quel plaisir ces enfants écoutent leur bonne, qui leur raconte une histoire de

Le commis en arrivant au bureau va saluer son poêle. (P. 33.)

voleurs ou de revenants! Les pauvres petits se serrent les uns contre les autres... Ils ont peur, mais comme cela les amuse! leurs regards sont at tachés sur la flamme de l'âtre... Ah! si le feu s'éteignait, les pauvres enfants n'oseraient plus se retourner.

Heureux qui surprend sa belle devant son feu, et peut, n'ayant pour témoin que le foyer discret, lui faire l'aveu de son amour ! Le feu de la cheminée est souvent un puissant auxiliaire... On est bien moins sévère, les pieds sur les chenets... et le feu a vu plus d'une défaite.

En se levant on court à son feu ; en sortant de table on y court encore. Le commis, en arrivant à son bureau, va saluer son poêle ou sa cheminée ; c'est en se chauffant qu'il lit le journal, parle politique ou littérature ; c'est là qu'il taille sa plume et mange son petit pain

Le dos au feu, le ventre à table, le gastronome se rit des maux qui affligent notre pauvre humanité. Mais, en se chauffant, il ne voit pas ou ne veut pas voir ce malheureux arrêté dans la rue, et qui lui tend une main tremblante. Si l'hiver passe gaiement pour ceux qu'un bon feu réjouit, il est bien long, bien dur pour les malheureux qui n'ont pas de bois à mettre dans leur âtre.

Les pauvres diables gèlent dans leurs greniers, grelottent dans les rues, sur les places ou au coin des bornes, trop heureux quand quelques brins de paille allumés leur permettent de réchauffer leurs membres engourdis.

Quand nous nous délassons devant un feu pétillant, quand nous jouissons de la vue d'un bon feu, pensons quelquefois à ceux qui n'en ont guère... soulageons ceux qui n'en ont pas.

LE MÉNAGE DE M. BERTRAND

M. Bertrand m'engage souvent à aller dîner chez lui, et je n'y vais pas, car je me défie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue, ou lorsqu'on se rencontre chez un tiers.

Et puis M. Bertrand a dans toute sa personne un laisser-aller qui n'engage pas à partager son dîner : toujours malpropre quoique portant d'assez belles choses ; ayant un jabot couvert de tabac, un habit taché avec un pantalon neuf, un gilet sale avec une cravate blanche.

Le désordre que je remarque dans la tenue de M. Bertrand me semble d'un mauvais augure pour son ménage, et en général, j'ai remarqué que l'on dîne mal chez les gens qui n'ont point soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de M. Bertrand ; mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler, je me rendis chez lui. Il était midi, je pensais que je le trouverais, et qu'il aurait déjeuné.

Je pars, il loge dans un beau quartier, au second étage ; il doit avoir un bel appartement. Je monte, je sonne, j'attends un peu, on ouvre enfin; c'est une petite fille de cinq à six ans, qui tient une tartine de pain et de raisiné à la main, qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir après un petit garçon de sept à huit ans, qui fouillle dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi n'apercevant personne autre et ne sachant de quel côté me diriger, je me décide à m'adresser aux enfants, qui ne me répondent pas.

— Mademoiselle, M. Bertrand, s'il vous plaît ?...

— Ah ! Coco, donne-moi du fromage... j'en veux. — Tiens c'te gourmande ! n'as-tu pas du raisiné ? — C'est égal, je veux du fromage, ou je dirai à maman que tu as pris du pâté qu'on gardait pour dîner.

— Je m'en moque bien.

J'étais toujours là, écoutant le dialogue des enfants, lorsqu'une dame paraît enfin, à demi habillée, en bonnet de nuit, en camisole, tenant un corset d'une main, un lacet de l'autre. Elle jette un cri en m'apercevant.

— Ah ! mon Dieu ! c'est quelqu'un ! et ces enfants n'avertissent pas ! Pardon, monsieur, je croyais que c'était le porteur d'eau. Julie !... Julie !... Comme je suis faite ! Julie, ma robe...

— Madame, c'est à M. Bertrand à qui je désire parler.

— Oui, monsieur, vous allez le voir. Julie !... Mais où est donc la bonne ?

— Maman, elle n'est pas encore revenue du marché.

— Ah ! mon Dieu ! deux heures pour acheter un poulet !... c'est une chose affreuse... Et je n'ai personne pour m'habiller ?... C'est égal, monsieur, donnez-vous la peine de passer par ici... vous aller trouver M. Bertrand.

Je passe dans une autre pièce, enjambant pardessus les tabourets, les plumeaux, etc., car l'appartement n'est pas encore fait. Je trouve enfin M. Bertrand, en robe de chambre, au milieu d'un tas de papiers, de livres, de cartons, qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

— Eh ! c'est vous, mon cher ami ? me dit-il en venant à moi, un rasoir à la main ; mais c'est charmant de venir nous surprendre ainsi... Vous déjeunerez avec nous...

— Comment ! vous n'avez pas encore déj à midi ?

— Oh ! nous n'avons pas d'heure, nous autres et puis l'on a des jours où l'on se lève tard.

— J'ai déjeuné, et je venais seulement vous demander un renseignement.

— Je suis à vous, permettez que je me rase.

— Faites, je vous en prie.

— Madame Bertrand, voilà deux heures que je demande de l'eau chaude pour ma barbe.

— Eh ! monsieur, Julie a dû en mettre sur le feu. Adèle, allez voir s'il y a de l'eau chaude pour votre papa.

— Ah ! oui, maman, il y en avait, mais mon frère a renversé la cafetière avec son polichinelle.

— Allons, c'est égal, je ne ferai ma barbe que demain. Ma femme, fais servir le déjeuner.

— Ah ! vous êtes bien pressé aujourd'hui ! il n'y a encore rien de prêt ; Julie n'est pas revenue du marché.

— Si vous vouliez toujours me donner la note que je vous demande, dis-je à M. Bertrand, qui s'était mis à repasser ses rasoirs quoiqu'il ne dût pas faire sa barbe : c'est au sujet de cette maison à vendre dont vous m'avez parlé.

— Ah ! oui, oui, j'ai votre affaire. Attendez, le papier doit être là.

M. Bertrand cherche, furette dans divers cartons, et ne trouve rien.

— Ma femme, n'as-tu pas vu un papier plié en quatre ? Je crois l'avoir laissé avant-hier sur la cheminée.

— Un papier !... attendez donc... oui, je m'en suis servi pour allumer mon feu... Est-ce que c'était sérieux ?

— Eh ! sans doute, madame... Que diable ! on brûle tout ici !

— C'est votre faute, monsieur, il fallait me prévenir.

— Allons, dis-je à M. Bertrand, puisque mon renseignement est brûlé, je ne veux pas vous déranger davantage.

— Restez donc à déjeuner ; on va faire bouillir du lait, je vais moudre du café, ce sera bientôt fait.

— Bien obligé, ce sera pour une autre fois.

— Quand vous voudrez, nous dînons toujours à cinq heures précises, car j'aime qu'on soit ponctuel ; mais vous savez le chemin, venez, nous causerons d'affaires, j'en ai de superbes en main.

Après avoir cherché mon chemin à travers les chaises, les joujoux et les balais, je souhaitai le bonjour à M. Bertrand.

TABLETTES D'UN ADONIS

J'ai eu hier seize ans... Je commence à avoir l'air d'un homme, je suis déjà grand. Mon oncle dit que je ne suis pas mal, ma tante dit que je serai très bien : ma tante doit s'y connaître mieux que mon oncle ; les femmes ont, dit-on, plus de tact, de finesse que les hommes. Ma petite cousine ne dit rien, et baisse les yeux quand on parle de moi... j'ai dans l'idée qu'elle pense comme ma tante.

Hier, ma cousine m'a donné ces tablettes ; qu'elles sont jolies !... le charmant cadeau ! elle ne pouvait rien m'offrir qui me fît plus de plaisir.

— Tenez, m'a-t-elle dit en me les présentant, vous pourrez écrire là-dessus vos secrets, vos pensées.

Les femmes devinent donc que nous avons des secrets ? ma cousine a dix-huit ans, elle est charmante. Les beaux yeux... Je n'ose cependant les contempler qu'à la dérobée, car je suis tout tremblant quand elle arrête ses regards sur moi. Ah ! je voudrais bien savoir si ma cousine a des secrets, et ce qu'elle met sur ses tablettes !

Je viens d'écrire sur celles-ci le nom de ma cousine, Caroline ! quel nom charmant !... Caroline ! Combien j'aime à le prononcer, à l'entendre. Il me semble que toutes les femmes qui se nomment Caroline doivent être jolies comme ma cousine.

Si j'osais faire des vers pour elle... j'en ai déjà beaucoup commencé... Ah ! c'est bien plus amusant que des vers latins. L'an prochain, je dois enfin quitter le collège, il me semble que j'aurais bien pu le quitter cette année ; je suis assez savant, mais mon père ne trouve pas cela.

Si on voulait me laisser étudier auprès de ma cousine... Je suis sûr que j'apprendrais alors tout ce qu'on voudrait. Quand elle me prie de faire quelque chose, je suis toujours si content !... J'aime bien aussi ma tante, elle est encore fort jolie. Depuis quatre ans je lui entends dire qu'elle a trente-six ans : ce n'est pas vieux pour une femme, ce doit être bien vieux pour un homme.

C'est vingt ans qui est un bel âge ! Ah ! quand

donc aurai-je cet âge-là ! C'est pour le coup que je serai un homme ! Dans le monde on fera attention à moi, on ne me regardera plus comme un enfant, je me laisserai venir des moustaches... Que c'est joli, des moustaches !...

Et, quand je donnerai le bras à ma cousine, il ne faudra pas qu'on la regarde de trop près, ou vite un coup d'épée... un coup de pistolet... Ah ! il ne faut pas que j'oublie d'apprendre à tirer du pistolet.

Hier, j'ai passé la soirée auprès de ma cousine ; on a joué aux jeux amusants : je n'aime pas ces jeux-là, car il me semble que j'y suis bien gauche.

J'étais assis auprès de ma cousine, son bras touchait le mien... Ah ! que j'étais heureux ! Mais de l'autre côté il y avait un monsieur qui causait souvent avec elle. Caroline riait beaucoup quand il lui parlait. Je ne sais pourquoi, mais cela me faisait mal de l'entendre rire... cela me donnait envie de pleurer

On m'a demandé à quoi je pensais, parce que je ne disais rien... J'ai répondu que j'avais mal à la tête...

Je devais avoir l'air bien sot ! On a joué à *bouder*. Caroline devait appeler quelqu'un pour qu'on vînt l'embrasser... Je tremblais, j'espérais que ce serait moi. Mais elle a appelé ce monsieur avec qui elle riait tant. Je me suis senti oppressé comme si j'étouffais.

J'étais dans un coin, je ne jouais plus ; elle est venue à moi, et, avec son charmant sourire m'a demandé si j'avais déjà écrit quelque chose sur mes tablettes. Je les lui ai présentées, je tremblais comme la feuille.

Elle a vu son nom écrit plusieurs fois, elle a souri ; en me les rendant, elle m'a doucement serré la main.. je ne savais plus où j'en étais... je ne pense plus qu'à cela... j'ai rêvé toute la nuit de ma cousine !... Elle m'a serré la main... Ecrivons cela sur mes tablettes. Chères tablettes!... elles ne me quitteront jamais.

LES AMANTS FIDÈLES

CHRONIQUE DU BON VIEUX TEMPS

Le sire d'Apremont possédait un vieux castel de gothique structure, flanqué de tours, de bastions, de fortifications, entouré de fossés pleins d'eau ; un énorme pont-levis ne se passait qu'au son du cor que faisait résonner un nain placé continuellement en vedette sur une des tourelles.

On ne pénétrait pas facilement dans le castel du sire d'Apremont ; mais dans ce temps-là les seigneurs ne se montraient qu'entourés d'une garde nombreuse; leurs vassaux ne pouvaient les approcher : quand même ils l'auraient pu, aucun ne l'eût osé, car chacun d'eux tremblait et frémissait rien qu'au nom de son doux maître, et dans ce temps-là le maître ne se gênait pas pour faire bâtonner les *vilains*, les *serfs*, les *varlets*, qui se permettaient de lever le nez en sa présence.

Ce duc d'Apremont avait une femme belle, gra-

cieuse, mais tant soit peu coquette; et, dans ce temps-là, les maris ne permettaient pas à leurs femmes d'être coquettes. La châtelaine, oubliant d'en demander la permission, avait souri à un chevalier qui avait rompu plusieurs lances dans un tournoi. Le duc d'Apremont était jaloux, et dans ce temps-là un jaloux était à craindre.

Celui-ci avait remarqué ce sourire lancé par sa femme au beau chevalier, et, au lieu d'inviter le jeune homme à venir manger sa soupe et à conduire madame au spectacle, comme cela se pratique dans ce temps-ci, le châtelain avait enfermé son épouse dans le fond d'une tour, ne lui donnant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour toute distraction que le plaisir de le voir une fois par jour.

Mais, dans ce temps-là, une femme ne riait pas en regardant son mari. La pauvre châtelaine trouva donc plus simple de se laisser mourir de chagrin; car, dans ce temps-là, une femme mourait de chagrin quand elle avait souri à un autre que son mari.

L'histoire ne dit pas cependant, si c'était du repentir d'avoir souri ou du chagrin de ne plus pouvoir sourire : c'est un point qui mériterait d'être éclairci ; je le recommande à nos savants chroniqueurs.

Quand le sire d'Apremont vit sa femme morte, il ne la pleura point, ce qui est très mal, et ne lui fit point élever un de ces jolis tombeaux sur lesquels on grave des vers à la louange de la défunte ; mais, dans ce temps-là, il paraît que les tyrans ne savaient pas dissimuler.

La châtelaine avait laissé une fille à son époux;

et comme cette fille était venue au monde longtemps avant que sa mère eût souri au chevalier du tournoi, le sire d'Apremont avait infiniment de tendresse pour elle.

La belle Cunégonde était l'objet de tous ses soins, sa plus chère espérance, ce qui ne l'empêchait pas de la tenir constamment enfermée dans son château et de ne lui laisser voir que sa duègne, ne lui permettant ni société, ni bal, ni jeux, ni promenades *extra muros*, et ne lui donnant aucun maître.

Mais, dans ce temps-là, on trouvait une fille suffisamment instruite quand elle savait se tenir droite, baisser les yeux et faire la révérence... On en apprend bien d'autres aux demoiselles de ce temps-ci.

Un jeune damoisel, qui rôdait autour du château, parvint cependant à faire comprendre à Cunégonde qu'il la trouvait charmante et qu'il brûlait d'amour pour elle. Sans doute elle n'avait pas les yeux baissés lorsqu'elle aperçut les doux regards du damoisel; mais, dans ce temps-là, les filles les plus niaises avaient des distractions. D'ailleurs Cunégonde tenait de sa mère, elle était extrêmement sensible...

Une fille aime à faire
Tout comme a fait sa mère,

dit une chanson dont le refrain sera de tous les temps. Le damoisel demanda au sire d'Apremont la main de sa fille, mais le châtelain eut la cruauté de la lui refuser, sous prétexte qu'il ne possédait rien. Il paraît que, dans ce temps-là, on tenait à l'argent.

Le damoisel désolé voulait se laisser mourir d'amour; mais comme l'amour ne fait pas mourir assez vite, il pensa qu'il valait mieux aller se faire tuer en Palestine; car, dans ce temps-là, beaucoup de chrétiens s'y faisaient occire par les Sarrasins, et, de leur côté, envoyaient *ad patres* beaucoup d'infidèles... Il ne les y ont pas envoyés tous, car nous en rencontrons encore dans ce temps-ci.

Le damoisel partit donc, mais en jurant à Cunégonde, toujours par signes et de fort loin, de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Sa mie, qui comprenait parfaitement tous ses signes, lui fit de son côté le même serment; et, dans ce temps-là, on tenait les serments que l'on avait faits.

Voyez pourtant le malheur : à peine le damoisel est-il parti, que le sire d'Apremont meurt, emportant au tombeau l'amour de ses vassaux et de tous ceux qui l'avaient connu, même de la châtelaine qu'il avait fait mourir au fond d'un cachot : c'est du moins ce que dit le chapelain du castel en prononçant son oraison funèbre. Mais, dans ce temps-là, la mort faisait d'un fripon un honnête homme, et d'un scélérat un homme vertueux.

Allez au Père-Lachaise ou à Montmartre, et lisez les inscriptions : vous serez convaincu que tous ceux qui reposent là étaient doués de mille vertus! cela fait beaucoup d'honneur à ce temps-ci.

Voilà donc la tendre Cunégonde maîtresse de son sort; elle voudrait bien apprendre cette nouvelle au damoisel, mais l'étourdi ne lui avait pas laissé son adresse; et, dans ce temps-là, le service de la poste ne se faisait pas aussi prompte-

ment que dans ce temps-ci : il fallut donc se résoudre à attendre que le croisé donnât de ses nouvelles.

Cunégonde attendit un an... deux ans... trois ans !... Dans ce temps-là, les femmes avaient infiniment de patience. Il se présentait cependant beaucoup de cavaliers qui cherchaient à faire oublier le damoisel; mais ils ne purent en venir à bout.

Enfin, ce ne fut qu'au bout de trente ans que le pauvre garçon revint dans sa patrie, car il avait été prisonnier des infidèles ; mais sa maîtresse ne l'avait pas été, elle lui avait gardé son cœur, et il n'en fut pas surpris, car, dans ce temps-là, on croyait aux miracles.

Le damoisel était un peu cassé, un peu voûté, le soleil de la Palestine avait bruni son teint et blanchi ses cheveux, et les infidèles lui avaient cassé quelques dents. De son côté, Cunégonde n'était plus aussi fraîche, aussi rose, aussi svelte, mais elle faisait toujours fort bien la révérence ; et les deux amants se revirent comme s'ils s'étaient quittés la veille... Oh ! le bon temps que ce temps-là !

LE DESSOUS DE LA TABLE

Dans un de ces grands dîners où la gaieté n'est point chassée par l'étiquette, où des gens d'esprit savent soutenir la conversation, où des fem-

mes aimables et jolies donnent du charme, de la vie à la société, enfin où la maîtresse de la maison a eu le talent de placer ses convives de manière que chacun pût trouver à qui parler; souvent, je l'avoue, j'ai eu le désir de savoir ce qui se passait sous la table, où la conversation est quelquefois très intéressante et très animée.

Pendant qu'un monsieur un peu diffus s'entortille dans une histoire dont on désespère d'entrevoir la fin, et qui n'offre rien d'amusant pour les auditeurs, je remarque une petite dame en chapeau rose, qui paraît émue, attendrie, attentive, elle ne souffle point, elle est immobile, mais une douce langueur se peint dans ses yeux... Il n'est pas possible que ce soit l'histoire que raconte ce monsieur qui occupe aussi fort cette dame.

Bon, voici une jeune étourdie qui laisse échapper un éclat de rire pendant que l'on s'entretient d'un malheur récent. Cette jeune femme n'a pourtant point un mauvais cœur: cette envie de rire est venue par-dessous la table.

Cette grande demoiselle, qui devient rouge comme une cerise, pendant que ce jeune homme, placé à côté d'elle, lui présente d'un air fort réservé une assiette garnie de macarons. Ah! mademoiselle, ce ne sont pas les macarons qui vous donnent de si belles couleurs.

Et cette jeune dame qui laisse involontairement échapper un petit cri.

— Qu'as-tu donc, ma bonne? demande le mari placé à l'autre bout de la table.

— Ah! ce n'est rien, répond la dame en jetant un regard sur le monsieur assis auprès d'elle;

c'est une douleur de dents qui vient de me prendre... Cela commence à se passer.

Mais le dessert est arrivé; le champagne pétille, la mousse s'élève, les verres se vident, les têtes s'échauffent, les yeux s'animent, tout le monde parle à la fois: c'est l'instant où l'on peut, sans craindre d'être entendu, adresser bien des choses à sa voisine ; c'est aussi le moment où le dessous de la table doit être intéressant.

Comme je suis un peu curieux, et que d'ailleurs j'aime à m'instruire, je laisse tomber ma tabatière; je me baisse pour la chercher, et en même temps je jette un coup d'œil observateur.

Tous les pieds ne sont pas à leur place : celui de la petite dame en chapeau rose se trouve sous la botte d'un jeune officier de hussards; le genou de ce jeune auteur est bien près de celui de cette grande demoiselle qui rougit et baisse les yeux toutes les fois qu'on lui adresse la parole.

La main d'un simple artiste est légèrement pressée par celle d'une marquise sur le retour, tandis que ce riche négociant, tout en jouant avec sa serviette, glisse un billet doux sur les genoux de sa voisine,qui ne le laissera pas tomber.

Eh! mais, que vois-je là-bas?... Deux pieds énormes l'un sur l'autre ; à coup sûr il y a ici quelque méprise. Examinons la position des personnages: ces deux pieds appartiennent, l'un à un gros Anglais, l'autre à un vieux richard, grand amateur du beau sexe. Entre ces deux messieurs est assise une jeune personne de seize ans, bien jolie, bien fraîche, mais bien gauche et bien niaise.

Pendant tout le repas la pauvre petite a été

le but des œillades, des soupirs et des galanteries de ses deux voisins. Elle tient ses yeux baissés et ses pieds serrés sous la chaise, mais ces messieurs ont avancé chacun une jambe, et le pied du gros Anglais a été s'appuyer sur celui du vieil amateur.

Chacun de ces messieurs est enchanté, parce qu'il croit obtenir une douce faveur; et plus l'Anglais appuie, plus le vieux séducteur est content, et plus les soupirs, les œillades vont leur train.

Mais il faut pourtant que je me relève, j'ai mis assez de temps à chercher ma tabatière, et je n'ai plus rien à voir; car me cognant la tête un peu fort contre un pied de la table, j'ai renvoyé tous les pieds à leur place.

LA FORTUNE DU POT

— Venez donc manger ma soupe, me disait souvent un monsieur que je connais à peine, et avec lequel je ne désire pas me lier davantage. Vous verrez ma famille, ma femme, mes enfants; vous serez reçu sans façon, sans cérémonie; vous mangerez la fortune du pot, mais vous nous ferez le plus grand plaisir.

Ce n'est qu'à un ami intime que l'on doit se permettre d'offrir la fortune du pot; mais les amis sont si rares, et les bons dîners si communs, que cette fortune-là serait bien agréable à partager

si l'on était sûr de n'être entouré que de bonnes gens, de vrais amis, vous recevant pour le seul plaisir de vous posséder, et non pour quelque motif d'intérêt, comme il s'en glisse toujours dans les invitations.

Près d'un camarade de collège, que les changements de fortune n'ont point rendu notre ennemi ou qui n'est point envieux de notre bonheur; à côté d'une jeune mère de famille, aimable sans prétention, belle sans coquetterie, le dîner le plus simple serait véritablement une bonne fortune.

J'avais toujours éludé les invitations de cet ami que je ne connais pas, lorsque hier il me rencontra vers cinq heures du soir. Il court à moi, me saisit, par le bras, m'arrête :

— Où allez-vous? s'écrie-t-il.

— Dîner, lui dis-je sans penser à rien.

— Dîner?... Oh! cette fois je vous tiens bien, et vous viendrez chez moi.

Je veux en vain prétexter une invitation; mon homme ne me lâche pas. Une plus longue résistance eût été ridicule. Je cède, et je prends mon parti en me disant tout bas :

— Je serai peut-être surpris agréablement; ce monsieur n'est qu'un bavard, mais sa femme peut être aimable, ses enfants bien élevés et sa cuisine bonne.

Nous arrivons chez mon amphitryon. Nous montons à un troisième étage. Avant d'être devant la porte, j'entends les cris de plusieurs enfants qui semblent se battre et pleurer.

— Oh! oh! dit mon compagnon, mes petits gaillards ont faim; ils m'attendent avec impatience. Je dis en moi-même :

— Si les petits gaillards font ce train-là pendant tout le dîner, ce sera bien gentil!

Nous sonnons; une grande femme sèche et jaune vient ouvrir la porte, et fait un mouvement de surprise en me voyant.

— Ma chère amie, dit mon introducteur, je t'amène M..., dont je t'ai souvent parlé; il vient dîner avec nous sans façon.

La figure déjà fort longue de la grande dame s'allonge encore au discours de son mari, et elle me fait un salut que je puis prendre pour

Eh bien! Alcide, as-tu bien appris ta leçon? (P. 50.)

une grimace. Il n'y a rien de plus désagréable que de voir que l'on gêne des gens chez lesquels on va malgré soi.

Je voudrais être à cent lieues; mais mon ami, que je ne connais pas, me pousse dans une autre pièce pour que j'admire la commodité de son logement, et que je n'entende pas murmurer sa femme.

J'entre avec beaucoup de peine dans une autre pièce où les petits gaillards ont tout mis sens dessus dessous. Le parquet est couvert de jouets, de papiers, d'images, de petits ménages; il n'y a pas une chaise de libre.

— Quel bonheur d'être père de famille! me dit mon homme en tâchant de me trouver un siège.

— Oui, dis-je, ce doit être charmant, d'après ce que je vois.

— Holà, Alcide... Achille... venez ici, messieurs...

— Qu'est-ce que c'est, papa?

— Venez, vous dis-je.

Les petits garçons ne venaient pas. Le papa va les prendre par l'oreille en me disant :

— Ils sont très obéissants... Eh bien! Alcide, as-tu bien appris ta leçon! Voyons ta fable.

— La fourmi, ayant chanté tout l'été, tenait dans son bec un fromage...

— C'est très bien, répondit le papa... A ton tour, Achille... Oh! c'est un espiègle, celui-là... Voyons, mon gaillard, quelle est la première merveille du monde?

— C'est un pâté, répond le petit d'un air décidé.

— Eh bien! vous ne vous attendiez pas à cette réponse-là... Oh! le petit drôle a de l'esprit comme un démon!... Je le mettrai à l'administration des postes.

Enfin la grande dame nous crie que le dîner est servi.

— Allons nous mettre à table, dit mon hôte; et il me fait asseoir entre lui et M. Alcide, parce que madame est obligée de se lever à chaque ins-

tant pour le service, sa bonne étant justement malade : nous savons ce que cela veut dire.

— Si mon mari m'avait prévenue, dit la dame d'un air demi-agréable, j'aurais fait quelque chose pour monsieur, mais il me joue sans cesse de ces tours-là !

— Madame, dis-je... j'aurais été bien fâché de vous causer du dérangement.

— Sans doute ! mon ami vient sans façon... La fortune du pot et le tableau du bonheur, voilà tout ce qu'il aura.

Le tableau du bonheur se composait d'un mauvais potage au maigre flanqué de radis et de beurre de Bretagne ; et pour ajouter à ma satisfaction, M. Alcide jetait à chaque minute des boulettes dans mon assiette, et M. Achille me donnait des coups de pied par-dessous la table.

— Buvons, me dit mon hôte, c'est du vin du cru.

Hélas ! je ne m'en aperçus que trop !... Quel cru, grand Dieu !... Il aurait fait rebrousser chemin aux moutons de Panurge. Après le potage paraît un morceau de bœuf réchauffé, et dans lequel mes yeux cherchaient en vain une apparence de graisse. Il me fallut cependant en accepter un morceau, que j'aurais voulu conserver précieusement pour metre l'hiver dans mes bottes.

Après le bœuf, la dame de la maison nous présente d'un air fier un grand plat où je ne vois que de la sauce. A cette vue, les petits gaillards, qui probablement ne voyaient d'ordinaire que le bouilli, se mettent à sauter et à jeter leurs fourchettes en l'air; l'une me tombe sur le nez, et ma cravate en porte encore les marques.

— Vous alllez me dire des nouvelles de cette fricassée de poulet, me dit mon voisin en me servant. Ah! c'est que ma femme fait joliment bien la cuisine!...

Il m'avait heureusement prévenu que c'était du poulet, car, ne trouvant que des pattes et des oignons, j'aurais été fort embarrassé pour deviner ce que je mangeais. Mais M. Alcide, en voulant voler un petit os à son frère, fait tomber la carafe, qui roule et se brise sur ma culotte.

La maman, au lieu de s'occuper de moi, ne songe qu'à la perte de sa carafe. Elle court sur les petits pour les battre; les deux enfants se sauvent derrière une porte, la mère les poursuit avec une canne; le papa se lève pour retenir sa femme; je reste seul à table... J'avais bien envie de me sauver aussi!

Enfin mon ami revient et me dit :

— Prenez-vous quelquefois du café?... Il n'y en a pas de prêt, mais j'ai une cafetière pour en faire sans ébullition, et avec de l'eau chaude...

— Merci, dis-je, je n'en prends jamais; d'ailleurs, j'ai beaucoup dîné... et j'ai besoin de prendre l'air... je suis forcé de vous quitter.

— Au revoir donc. Maintenant que vous connaissez le chemin, j'espère que vous viendrez quelquefois manger la fortune du pot.

— Oui, certes, je le connais le chemin, et je ne l'oublierai pas!... non plus que le tableau du bonheur que vous m'avez fait voir.

Je prends mon chapeau et je cours encore.

PENSÉES D'UN GARÇON SUR LE MARIAGE

Si j'étais marié, je renoncerais à toutes ces extravagances qui marquent chaque jour de la vie d'un garçon, à ces dépenses folles qui n'ont souvent que de tristes résultats, à ces parties de restaurateur qui fatiguent le corps et appesantissent l'esprit, et à ces connaissances qui font rire le soir, mais que l'on n'aime point à rencontrer le matin.

Si j'étais marié, je voudrais aimer ma femme, car je crois que ce doit être un supplice continuel de vivre avec une personne que l'on n'aime point. Je sais bien qu'il y a beaucoup de ménages où les époux se voient à peine une heure par jour; mais il me semble qu'il doit être plus doux de chercher sa femme que de l'éviter.

Si j'étais marié, je voudrais que ma femme ne fût citée ni pour sa figure ni pour son esprit, ni pour sa toilette, ni pour ses manières, et cependant je voudrais qu'elle eût tout cela bien.

Si j'étais marié, on ne me rencontrerait pas sans cesse seul au spectacle et dans les promenades. Je ne craindrais pas d'être vu avec ma femme à mon bras; je craindrais encore moins le ridicule que les fats et les sots veulent jeter sur les bons maris; les trois quarts de ces gens-là ressemblent

au renard de la fable : ils ne peuvent pas atteindre le bonheur, et tâchent de se venger en se moquant des gens heureux.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'enfants, car les enfants forment la chaîne qui enlace plus étroitement la femme et le mari.

Si j'étais marié, je pourrais bien avoir une chambre particulière pour y travailler tranquillement; mais je ne voudrais pas que ce fût pour vingt-quatre heures.

Si j'étais marié, je ne courrais plus après toutes les femmes, parce que je ne voudrais aimer que la mienne; mais je tâcherais d'être aimable auprès des autres, afin de les rendre jalouses de son bonheur. Je serais galant avec la beauté, je rechercherais la société d'un sexe que j'aimerai toujours, et ma femme ne s'en fâcherait point, parce que, tout en ne cueillant qu'une fleur, il est permis de respirer le parfum des autres.

Si j'étais marié, je ne serais point jaloux, car la jalousie donne de l'humeur, et l'humeur fait fuir les amours; je ne serais pas non plus trop confiant, car les femmes prennent souvent notre grande confiance pour de l'indifférence, et elles n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'amitié pour ma femme, car l'amitié survit à l'amour. Je voudrais aussi qu'elle eût des talents, qu'elle aimât la lecture et la musique, car une femme qui aime les arts ne s'ennuie jamais seule, et un mari étant forcé de s'absenter quelquefois, quand une femme s'ennuie, on doit toujours craindre qu'elle ne prête l'oreille aux distractions qu'on lui offrira.

Si j'étais marié, je mènerais plus souvent ma femme au spectacle qu'en société; au bal, je la laisserais danser sans moi, mais je ne voudrais pas qu'elle valsât avec un autre.

Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme eût une amie intime avec laquelle elle serait plus souvent qu'avec son mari, et près de laquelle il faudrait que je fusse aux petits soins pour n'être point *boudé* par mon épouse.

Si j'étais marié, enfin je choisirais avec soin les personnes que je recevrais chez moi: je congédierais bien vite ces messieurs qui viennent toujours par hasard à l'heure où le mari est sorti. Je ne laisserais jamais aller ma femme avec un autre qu'avec moi; je n'aurais point de ces amis complaisants qui sont toujours prêts à offrir leur bras, et qui ont les poches pleines de billets de spectacle, car je me rappellerais toujours ce que je faisais étant garçon.

LE JOUR MALHEUREUX

Il est des jours où tout semble nous sourire, où, l'esprit sain, la tête légère, nous voyons tout couleur de rose, et cette heureuse disposition influant sur toutes nos actions de la journée, nous ne faisons que ce qui nous plaît, nous ne voyons que des hommes aimables, nous ne rencontrons que des femmes jolies, nous n'entendons point de sot-

tises, nous n'en lisons aucune, et nous n'en disons pas pendant le cours de la journée ; c'est-à-dire qu'une heureuse disposition d'esprit et une excellente digestion nous ont fait tout voir du bon côté.

Mais il est aussi des jours où un secret guignon semble nous poursuivre. Probablement j'étais hier sous cette maligne influence.

En me réveillant, j'avais la tête lourde, j'étais triste sans savoir pourquoi. Je m'en pris d'abord au temps, qui était affreux; mais par des temps plus laids encore, j'ai souvent chanté avec mes amis, et soupiré sous les fenêtres d'une belle : alors je m'inquiétais fort peu de la pluie et du vent.

Je me levai; impossible de trouver mes pantoufles, elles étaient trop loin sous mon lit. J'appelle Dumont, mon vieux domestique, il ne vient pas; où diable est-il?... A bavarder avec le portier sans doute. Je m'approche d'une glace : ah! mon Dieu! comme j'ai le teint jaune et les yeux battus! Ceci n'annonce rien de bon.

Enfin Dumont arrive, il me donne un journal en me jurant qu'il n'est que huit heures, et que ma montre avance. Voyons les nouvelles pendant qu'on prépare mon déjeuner.

— Que diable Dumont m'a-t-il monté là?... les *Petites-Affiches*... ce n'est pas mon journal; vous savez bien que je lis le *Pandore*.

— Dame! monsieur, c'est le portier qui se sera trompé, il donnait l'autre à la bonne de cette actrice qui demeure sur votre carré.

— Allez vite le chercher.

Dumont part et revient bientôt tout effaré.

— Vous n'aurez pas votre journal ce matin, monsieur; il paraît qu'il se permettait de trouver que votre voisine n'avait pas été excellente dans la pièce nouvelle, car de colère, cette dame l'a déchiré et jeté au feu.

— C'est fort agréable pour moi. Vite, mon déjeuner, que je sorte! j'ai un rendez-vous pour affaire pressée.

Au moment où je me mets à table, on sonne à ma porte; c'est un monsieur qui arrive de la province, et que j'ai fort peu connu, mais qui, se trouvant à Paris, s'est figuré me devoir une visite.

Ce monsieur est bien l'homme du monde le plus bavard! Il me raconte tout ce qu'il fait dans un endroit; m'apprend qu'il a acheté une maison, une ferme, des lapins, des dindons... Et qu'est-ce que tout cela me fait à moi? J'ai beau lui laisser voir que j'ai affaire, que je suis pressé, il me promène dans son jardin, dans son colombier, dans son étable; il ne me fait pas grâce d'une laitue!...

Ce n'est qu'à midi qu'il s'aperçoit qu'il avait affaire à dix heures. Il est parti enfin, et je le consigne à Dumont.

Mon premier rendez-vous est manqué. Je m'habille pour me rendre chez une jolie femme; je sors; je n'ai pas fait dix pas qu'un maudit cabriolet me couvre de boue de la tête aux pieds; je retourne chez moi pour me changer...

Voilà bien une autre affaire! Dumont est sorti et je n'ai pas la clef; vite un serrurier, il faut absolument qu'on m'ouvre ma porte. Mon portier part; au bout de trois quarts d'heure que je passe sur le carré, il m'amène un ivrogne qui peut à



Il m'amène un ivrogne qui peut à peine se tenir. (P. 57).

peine se tenir, et qui veut, comme M. Clainville dans la *Gageure imprévue*, me dire le nom de tous les objets qui composent une serrure.

— Eh! mon cher, je suis persuadé que vous êtes fort expert, mais ouvrez-moi ma porte pour l'amour de Dieu!... c'est la meilleure manière de prouver votre talent.

— Oui... oui, monsieur... Tenez, ceci est un crochet qui doit faire tourner le pêne.

— Mais faites-le donc tourner, le pêne au lieu de me laisser là !

Le drôle essaye dix ou douze crochets, il passe une heure après ma serrure, et finit par me dire qu'il faut qu'il aille chercher d'autres outils. Pour le coup je suis perdu! l'ivrogne ne reviendra pas! Mais Dumont rentre au moment où j'allais faire enfoncer la porte. Je me rhabille, je sors avec une clef cette fois... Je prends une voiture,

je cours chez ma jolie dame... Je la trouve environnée de tantes et de cousines.

— J'ai été seule toute la matinée, me dit-elle à l'oreille, je vous attendais.

Cet aveu achève de me désespérer. Je la quitte. On m'attend à dîner chez un riche financier.

— Arrivez donc, me dit-il, vous faites des vers; j'ai à dîner un jeune homme de quarante-cinq ans, qui vient d'essayer un petit poème sur les douceurs de la vie champêtre, il assure que c'est tout autrement traité que par Virgile et Delille. Au reste, je vais le placer près de vous, et pendant le dîner il vous en dira quelque passage.

Hélas! il n'est que trop vrai, je suis près du jeune nourrisson des Muses, qui ne me passe point des cornichons ou des anchois sans les accompagner d'un passage de son poème. Si du moins de l'autre côté j'avais un dédommagement! mais non... C'est une tante du poète, qui, lorsqu'il a fini, me dit à l'oreille :

— Quel talent, monsieur! et quel malheur si cet homme-là n'eût point écrit !

Enfin le dîner est fini, mais le maudit poète me poursuit comme mon ombre. Je me place à l'écarté pour l'éviter; mon côté est malheureux, je perds quinze louis avec une femme qui fait la grimace, même en gagnant. Je vais partir... je me sens arrêté par le bras.

— Que vous seriez aimable de mettre ma tante chez elle, me dit mon financier; son fils n'a pu venir la chercher, mais ce n'est pas fort loin de chez vous.

Allons, il faut se résoudre à emmener la tante.

Je l'emballe dans un fiacre, et, pendant tout le chemin, il me faut lui entendre pleurer douze fiches qu'elle a perdues au boston en manquant une indépendance magnifique! Enfin elle est chez elle, et je suis bientôt chez moi. Je me couche en maudissant ma journée, et les contrariétés que j'ai éprouvées me donnent le cauchemar toute la nuit.

LA JOURNÉE AUX DÉMÉNAGEMENTS

J'avais, il y a deux jours, des affaires à terminer dans différents quartiers de Paris; j'arrange dans ma tête l'ordre et l'emploi de ma journée, qui, je l'espère, me suffira pour faire toutes mes courses; et après avoir déjeuné, je me mets en route dès neuf heures du matin.

A peine ai-je mis le pied sur mon escalier pour commencer ma tournée, que je suis arrêté par un commissionnaire qui descend une mauvaise commode, laquelle bouche toute la largeur de mon escalier. Il faut donc attendre pour passer que mon homme soit en bas, et il ne va pas vite, parce qu'il est fort chargé.

Me voici enfin dans mon allée... Ah! mon Dieu! je suis pris entre deux lits de sangle et des monceaux de chaises! Comment diable passer à travers tout cela? Je me risque cependant, et, mettant un pied sur une chaufferette et l'autre dans

une poêle, je parviens à gagner la rue, où je suis encore arrêté par la charrette sur laquelle on charge les meubles, et qui me fait perdre au moins dix minutes.

— Diable! me dis-je en hâtant le pas, regagnons le temps perdu, si je veux faire toutes mes courses.

Je me lance; me voici dans la rue des Gravilliers, c'est là que je compte m'arrêter d'abord; mais en regardant à mes pieds, je ne vois pas deux hommes qui viennent contre moi avec un brancard chargé de meubles; je vais me jeter sur le brancard... Les porteurs m'arrêtent et jurent après moi. J'ai, disent-ils, écorné un superbe cadre doré ; on leur ferait payer ce dommage, il faut donc que je le leur paye.

Je veux envoyer promener les porteurs et leur cadre, mais tous les gens du peuple m'entourent, et on ne me donne pas raison. Après avoir entendu les gros mots, il faut que je paye! J'aurais dû commencer par là! Je donne une pièce de cent sous, et on me laisse continuer mon chemin; ce que je fais cette fois en regardant avec soin devant moi.

A quelques pas, je me trouve derrière deux femmes qui portent sur leur dos des cruches, des balais, des casseroles et autres ustensiles de ménage.

Comme la rue est étroite, et qu'elles marchent à côté l'une de l'autre, donnant chacune la main à une ribambelle d'enfants, je suis forcé, pendant cinq minutes, de marcher au pas derrière ces intéressantes familles ; et toutes les fois que j'entrevois un petit jour par lequel je crois pouvoir

me glisser, les manches à balai et les queues de poêle viennent m'en boucher le passage.

Enfin les deux familles ont pris une rue sur la gauche, et me voilà libre d'avancer... Pas du tout, on se dispute dans la rue . ce sont deux charrettes à bras qui se sont accrochées, les conducteurs s'accusent réciproquement de maladresse; des injures ils en viennent aux coups... La foule reflue en arrière, je me sens poussé dans une allée par une petite femme qui me crie:

— Ah! monsieur, je ne peux pas voir deux hommes se battre, cela me fait trop de mal... Ah! les malheureux! quels coups ils se donnent!... en voilà un par terre... Ah! Dieu! c'est affreux... et on ne les sépare point!... Ah! en voilà un dont le nez est tout écorché... Je vais me trouver mal...

— Eh! morbleu! madame, ne les regardez pas, dis-je à ma curieuse en la poussant de côté afin de passer devant elle.

— Que les hommes sont brusques quand ils n'ont pas d'éducation! s'écrie-t-elle en me lançant des regards courroucés.

Mais je la laisse, et me jetant au travers de la foule qui entoure les combattants, je parviens enfin à passer de l'autre côté, et j'atteins la maison où j'ai affaire.

— Ah! parbleu! ce n'est pas sans peine, me dis-je en courant vers l'escalier, car le portier vient de m'assurer que la personne que je demande est chez elle.

Je veux me hâter... Bon... à peine ai-je mis le pied sur la dixième marche, que je suis arrêté par deux hommes qui montent un énorme chiffonnier, Hélas! si du moins ils le descendaient, mais

ils vont comme cela au cinquième, et mon ami demeure sur ce carré-là ; et ils s'arrêtent à chaque marche pour reprendre haleine.

Quant à moi, je consulte ma montre, il y a deux heures que je suis sorti de chez moi, et je n'ai pas encore fait une seule course. Je prends mon parti, je redescends l'escalier et je me décide à rentrer. Décidément je ferai mes affaires une autre fois, il faut renoncer à circuler dans Paris les 8 et 15 de chaque terme.

PETIT A PETIT

Petit à petit l'on vient à bout de tout, suivant un vieil adage. Avec le temps nous voyons en effet arriver bien des événements, mais non pas toujours tels que nous les désirions.

Petit à petit l'enfant grandit, sa raison se forme, les passions arrivent et font place aux jeux du premier âge.

Bientôt l'ambition, le désir de parvenir chassent les illusions de la jeunesse ; puis les soucis, les inquiétudes font place aux plaisirs; puis les cheveux blancs, qui éloignent les amours, mais n'amènent pas toujours la sagesse; puis les infirmités, la vieillesse, qui n'a plus que des souvenirs ; puis enfin la mort qui est toujours en perspective : tout cela n'arrive que petit à petit, mais tout cela s'enchaîne cependant.

C'est petit à petit que l'homme probe et laborieux s'enrichit : il ne risque point des spéculations hasardeuses qui pourraient ruiner ses commettants, mais il arrive à une heureuse aisance, et la fortune acquise petit à petit est toujours plus solide que celle qu'un jeu du hasard a fait naître.

Petit à petit, au contraire, l'homme qui fait des folies voit se dissiper ses richesses; petit à petit le paresseux tombe dans la misère, et petit à petit l'homme qui se ruine voit ses amis le quitter, et fuir ceux qu'il a obligés.

Petit à petit les mauvaises liaisons corrompent le plus heureux naturel, comme l'habitude des excès de table détruit la plus robuste santé. Petit à petit la faiblesse conduit au vice quand on fréquente de mauvaises sociétés. Vous prenez les manières de ceux avec qui vous vous trouvez: après les avoir blâmés, vous les imitez.

Si vous voyez un fripon, petit à petit ses sophismes vous séduiront, son exemple vous entraînera, vous rirez de ce qui autrefois vous aurait fait rougir, et vous glisserez dans l'abîme pour vous être laissé aller petit à petit.

C'est souvent petit à petit que l'amour s'empare d'un cœur qui a juré de lui résister. Jeunes filles, un amant adroit emploiera tous les moyens pour vaincre votre indifférence.

Tendres regards, doux propos, légers serrements de mains, protestations, assurances de fidélité, il mettra tout en usage pour vous vaincre. Si vous résistez, il changera de tactique, il deviendra triste, mélancolique; il feindra d'étouffer ses soupirs: vous croirez n'y point faire atten-

tion, mais petit à petit on vous intéressera, vous deviendrez à votre tour rêveuse, inquiète : vous soupirerez en secret, et votre amant sera alors moins timide.

Petit à petit il obtiendra une légère faveur, puis un aveu, puis un baiser, puis votre cœur enfin, qu'il aura tout entier, quoique vous ne l'ayez laissé prendre que petit à petit.

On pare les événements qui se présentent brusquement dans le cours de la vie, on ne voit pas venir les révolutions qui se forment petit à petit; ménageons les plaisirs si nous ne voulons pas que petit à petit ils ruinent notre santé; n'accordons notre amitié que petit à petit, afin d'être moins souvent trompés; et, en amour donnons la préférence au bonheur que nous n'aurons obtenu que petit à petit.

LES PETITES VOITURES JAUNES

Ce sont de nouvelles voitures qui ne sont pas établies pour voyager le public, et qui n'ont d'une voiture que les roues. Elles sont tout au plus à quatre pouces du sol, de forme octogone, fraîchement peintes en jaune, avec de petites persiennes vertes, le tout recouvert d'un vernis brillant. Elles stationnent la plupart devant les théâtres, et leur conducteur est modestement assis entre les brancards.

Ces nouvelles voitures choquèrent d'abord la susceptibilité des Parisiens, et surtout des Parisiennes, on les trouvait ridicules, indécentes même; et cependant c'est dans le but de réformer une coutume fort inconvenante, et qui accuse le relâchement de nos mœurs, que les *vespasiennes* furent d'abord établies.

L'entrepreneur ne s'était proposé que pour faire le *petit service;* il pensait que, grâce à ces voitures, les dames ne seraient plus exposées, sur les boulevards ou dans la rue, à détourner leurs regards pour ne point rencontrer des objets qui les font rougir.

Mais, hélas!... il paraît que nous ne sommes pas encore assez vertueux pour de telles réformes! Malgré les *vespasiennes*, le *petit service* se faisait dehors comme de coutume; et l'entrepreneur en eût été pour ses frais de voiture, s'il ne se fût décidé à tenir aussi le *grand service.* Oh! alors les choses changèrent; l'affaire devint bonne, les actions montèrent, et l'humble conducteur ne resta plus oisif devant ses brancards.

Comment ose-t-on entrer là dedans? c'est la question que nous avons entendu répéter toutes les fois qu'il s'agissait des petites voitures jaunes. Comment on ose?... Eh! rappelez-vous donc certain proverbe qui aurait dû être gravé sur ces voitures. D'ailleurs il y a des moments dans la vie où l'homme est forcé d'être philosophe!...

Dans toute la nouveauté de cette entreprise, un homme de lettres de notre connaissance, garçon fort distrait de son naturel, s'arrêta un jour devant une vespasienne, qu'il prenait pour un bureau d'écrivain public. Il se trouvait dans

un quartier éloigné du sien; pressé de prendre quelques notes, et n'apercevant pas de café, il s'adressa au conducteur, qui était assis près de sa voiture, et lui dit :

— Peut-on entrer dans votre cabinet ?

Cet homme le regarde quelques instants, puis lui répond :

— Oui, monsieur, certainement que vous pouvez entrer. C'est fait pour ça.

— Y a-t-il du papier?... tout ce qu'il faut?

— Oui, monsieur, oh ! ça ne manque jamais chez nous !...

— Cela vous est égal que je ne me serve pas de vous, n'est-ce pas?...Mais seul j'aurai plus tôt fini.

Cet homme le regarda encore d'un air étonné, en lui disant :

— Monsieur, nous n'avons pas l'habitude de suivre les personnes !... nous ne craignons pas d'être volés !...

L'homme de lettres n'en écoute pas davantage, il ouvre une porte... Mais il s'aperçoit alors de sa méprise, et, repoussant la porte de manière à en briser les persiennes, il se sauve

honteux et confus,
Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Un soir, quatre jeunes gens se promenaient sur le boulevard devant une vespasienne; aux éclats de rire qui leur échappaient, aux regards furtifs qu'ils jetaient incessamment sur la petite voiture, il était facile de deviner que ces messieurs projetaient quelque espièglerie. L'événement ne tarda pas à prouver que telle était en effet leur intention.

Un gros homme, d'un âge mûr, s'avançait sur le boulevard ; il entre dans un des cabinets ambulants.

Aussitôt deux des jeunes gens vont près du conducteur, ils lui demandent leur chemin, l'occupent et l'éloignent de sa voiture ; pendant ce temps, les deux autres courent aux brancards, et se mettent à rouler la vespasienne de toute la vitesse de leurs jambes. Le gros monsieur qui était dans l'intérieur frappait contre la porte en criant à tue-tête :

— Qu'est-ce que vous faites donc ?... arrêtez, conducteur !... je ne veux pas rouler... c'est très incommode !...

Mais les jeunes gens n'écoutaient rien ; ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir fait faire tout un boulevard à la pratique, qui sortit du cabinet d'un air furibond, et ne trouva plus personne sur qui passer sa colère.

Il s'agissait encore de résoudre un problème, de savoir si une dame oserait entrer dans une de ces petites voitures. Nous avions tant de fois entendu affirmer le contraire par des dames que la seule vue de ces voitures révoltait, que nous commencions à croire aussi que l'entrepreneur de cet établissement avait eu raison de ne point faire écrire sur ses voitures *côté des dames, côté des hommes.*

Mais un soir, en passant sur le boulevard Saint-Denis, nous aperçûmes, à quelques pas devant nous, un monsieur et une dame qui venaient de s'arrêter ; le couple semblait indécis ; on faisait quelques pas, puis on s'arrêtait de nouveau en regardant à droite et à gauche ; l'on était devant

une petite voiture jaune, et l'on jetait fréquemment les yeux de ce côté.

La dame paraissait souffrante, son mari... (car nous supposâmes que ce ne pouvait être que son mari), son mari la poussait vers la voiture en lui disant :

— De quoi diable as-tu peur ?... Ce n'est pas un crime après tout !

Enfin, la pauvre dame rassemble son courage, elle court, elle vole, et se jetant dans un des côtés de la vespasienne, au risque d'en briser les volets, elle disparaît comme nos lutins de théâtre quand ils se jettent dans une trappe anglaise.

Elle est entrée, c'est fort bien ; ce n'est pas là le plus difficile. Quand il s'agit d'entrer, on a quelque chose qui vous stimule ; mais sortir... c'est beaucoup plus embarrassant.

Ayant assisté à l'entrée, nous étions curieux de voir la sortie. Cinq minutes se passent, puis cinq autres, puis cinq autres encore.

Le pauvre mari se promenait sur le boulevard ; il avait regardé toutes les annonces d'un cabinet littéraire, examiné toutes les tasses d'un magasin de porcelaines, et commençait à perdre patience ; il s'approchait de la petite voiture, il tournait, il chantait entre ses dents : *Viens, gentille dame... je t'attends, je t'attends !... viens, je t'attends !...* Et la dame Blanche s'obstinait à ne pas sortir de la vespasienne...

La pauvre dame ! elle n'osait plus se montrer ; elle attendait sans doute qu'il ne passât plus personne sur le boulevard, et il passait toujours du monde.

Enfin, au moment où le mari inquiet, allait forcer le cabinet, la petite porte s'ouvre, la dame s'élance de nouveau sans voir son mari, sans remarquer qu'elle accroche et déchire son châle ; elle se jette sur une marchande d'oranges ambulante, dont l'éventaire lui barrait le chemin ; elle fait rouler les oranges à terre ; elle coudoie et repousse toutes les personnes qu'elle rencontre, et se met à courir vers la porte Saint-Martin sans écouter son mari, qui lui crie :

— Mais attends-moi donc,ma chère amie ; mais cela n'a pas de sens commun, de se sauver comme cela, parce qu'on sort d'une voiture !...

Le mari avait raison. Dans le monde on commet bien des fautes dont on ne rougit pas, quelquefois même on tire vanité de ses vices et de ses faiblesses ; mais on craindra d'entrer dans une vespasienne, parce qu'en France le ridicule est ce qu'on redoute le plus.

Nous avions cru au succès de ces voitures, établies dans un but moral et philanthropique ; mais depuis longtemps les petits cabinets ambulants ont cessé de se montrer ; en revanche, les rues basses, les arbres des boulevards, les bornes et les colonnes-affiches sont toujours assiégés par des hommes qui ne craignent pas de se montrer ; et nous préférions voir les petites voitures jaunes.

LE MARI MAITRE CHEZ LUI

Mon ami, Dupont qui est bien le meilleur des hommes, ne cesse de répéter (quand il n'est pas devant sa femme) : « Je suis le maître chez moi, rien ne s'y fait que par mon ordre ; quand j'ai décidé quelque chose, il faut que cela soit. J'ai de la tête, de la fermeté ; madame Dupont ne me mène point, elle fait toutes mes volontés et ne me contrarie en rien. »

En général, j'ai remarqué qu'il faut se méfier de la fermeté de ces gens qui crient bien haut qu'ils ont du caractère ; ils ressemblent à ces faux braves qui font blanc de leur épée, à ces poltrons qui chantent quand ils ont peur, à ces fats qui se vantent de mille bonnes fortunes, et qu'on ne rencontre qu'avec des minois refrognés ; l'homme vraiment maître chez lui le prouve par sa conduite et non par ses discours.

Mon pauvre Dupont, toute votre fermeté ne tient point contre un regard de madame votre épouse ; devant elle, vous êtes comme un écolier devant son précepteur, comme le solliciteur devant l'homme en place ; mais on vous pardonnerait votre pusillanimité si, une fois hors de sa vue, vous ne vous recommenciez à crier en levant le nez au vent :

— Je suis le maître chez moi !

Dupont reçoit un jour une invitation pour aller a la noce d'un de ses amis, mais on n'avait point invité madame, et elle dit fort sèchement à son

époux : — Vous n'irez pas à la noce. — J'irai, madame, répond Dupont ; c'est un de mes amis d'enfance ; il ne vous connaît pas, il a bien pu ne point vous inviter ; mais cela lui ferait beaucoup de peine si je lui manquais.

Dupont m'engage à venir le prendre à cinq heu-



— Vous n'irez pas à la noce.
(P. 72.)

res précises, pour nous rendre ensuite chez le restaurateur où se fait la noce. Je me doutais que ma course serait inutile ; cependant j'arrive chez lui à l'heure indiquée, et Dupont, qui devait être prêt, me reçoit en pantoufles et en robe de chambre.

— Comment ! lui dis-je, tu n'es pas habillé ?

— Mon ami, me répond-il en furetant dans tous

les coins, ma femme est sortie, et, par mégarde, elle aura emporté la clef de ma chambre, en sorte que je ne puis m'habiller qu'elle ne soit rentrée... Attends un peu, je suis certain qu'elle va revenir sur-le-champ ; elle sait que je ne suis pas habillé.

Je m'éloignai malgré les instances de Dupont, dont l'épouse ne rentra qu'à onze heures du soir laissant son mari passer sa soirée à se promener en pantoufles et en robe de chambre pendant qu'on l'attendait à la noce.

Dupont avait le désir d'acheter une maison de campagne ; il vient me chercher, et me mène voir une jolie propriété qu'il brûle d'envie d'acquérir. Nous admirons la maison, qui est fort agréable.

— Ta femme la connaît-elle ? dis-je à Dupont.

— Non, mais c'est égal ! elle lui plaira puisqu'elle est de mon goût... D'ailleurs, ne suis-je pas le maître ?

Et le cher homme continue d'examiner la maison en disant : J'abattrai ceci... Je ferai bâtir là... Ce sera charmant, délicieux !

Je ris des projets de Dupont, qui m'engage à aller le lendemain dîner chez lui.

— Tu vanteras cette maison devant ma femme, me dit-il, cela lui donnera envie de l'avoir ; non que j'aie besoin de sa permission, mais cela n'en ira que mieux.

Mais madame Dupont est trop fine pour ne point deviner les projets de son époux. M'inviter à dîner sans avoir consulté sa femme, c'est une petite liberté qu'on ne permettra point à Dupont.

En effet, le lendemain matin je reçois une let-

tre de madame qui m'apprend que, sa cuisinière étant malade, elle ne peut avoir le plaisir de me donner à dîner.

Depuis ce temps, Dupont n'a jamais reparlé de la maison de campagne, mais il dit toujours : Je suis le maître chez moi.

LES JOUEURS DE DOMINOS

Il est sept heures et demie du soir. Les théâtres sont pleins, le temps est pluvieux, les promenades sont désertes, et je ne sais trop que faire de moi. Je pourrais bien rentrer travailler ; mais ma femme n'est point sortie, mes enfants crient, ma bonne chante, mon frère apprend à jouer du violon et ma belle-mère serine son oiseau ; tout cela forme un petit concert qui ne me permettrait point de me livrer au travail.

Je ne suis pas habillé pour aller en soirée ; le spectacle était ma seule ressource, je m'y suis pris un peu tard ; ils sont d'aileurs commencés maintenant, et je suis comme les enfants, j'aime à tout voir, et pour mon argent je ne veux pas manquer une scène.

Il faut cependant faire quelque chose. Mais les cafés ne manquent pas à Paris, et il est difficile de faire cent pas sans en rencontrer un. Cependant, je m'arrête rarement dans un café, et malgré tout l'éclat dont ils brillent maintenant, lors-

que j'ai pris ma demi-tasse, les Mille-Colonnes ou le café Turc n'ont plus de charme pour moi.

Poussé par le désœuvrement, je me décide à entrer dans un café, et je veux tâcher d'y passer une partie de ma soirée. Je m'empare d'abord de quelques journaux ; puis, je fais la revue des personnes qui m'entourent.

A une table près de moi, un vieux monsieur, qui ne prend rien, a entassé plusieurs journaux sur lesquels une de ses mains est appuyée, tandis que de l'autre il tient celui qu'il lit, ce qui ne l'empêche point de jeter fréquemment les yeux sur moi, et de s'emparer vivement du journal que je viens de quitter, et qu'il met avec ceux qu'il tient déjà en réserve, en me disant aveo un gracieux sourire: Après vous, les autres, s'il vous plaît.

Je conçois que ce monsieur s'est trouvé de l'occupation pour jusqu'à onze heures au moins.

Un peu plus loin, un jeune couple est assis dans l'embrasure d'une fenêtre. Je gage que ce sont des amants qui ne peuvent se voir que rarement.

Ils ont choisi la place la plus écartée ; ils se parlent tout bas, et de bien près ; ils ne voient point les personnes qui les entourent. Un demi-bol brûle devant eux, mais ils n'y ont point encore touché. Il paraît qu'ils causent d'affaires bien importantes ; il paraît aussi qu'ils ne peuvent en causer ailleurs !... Pauvres amants !

Que font là-bas ces deux messieurs penchés sur une table garnie de plusieurs bouteilles ? Ils jouent aux dames. L'un est fort jeune encore ; il se frotte le front, et paraît bien embarrassé pour

jouer son coup ; tandis que son adversaire, vieilli dans les cafés, se contente de laisser échapper un sourire malin, puis promène d'un air indifférent ses regards autour de lui. Il est facile de deviner lequel de ces messieurs gagnera.

Mais c'est à l'autre bout de la salle que tout le monde se porte pour entourer une table devant laquelle sont assis quatre messieurs qui jouent au domino.

J'avoue mon ignorance. J'avais cru jusqu'ici que le domino était un jeu fort simple, et qui exigeait peu d'attention ; je me suis trompé, et j'en demande humblement pardon aux professeurs de domino. En entendant les cris, les exclamations, les discussions qui s'élèvent à chaque instant, je ne puis plus douter que ce jeu n'ait, comme le whist, des *entrées*, des *demandes*, des *réponses*, et mille autres finesses.

Je veux tâcher de faire un petit cours pour mon instruction. Je me place à côté d'un vieux monsieur, qui, le menton appuyé sur la pomme de sa canne, suit tous les coups, comme s'il s'agissait du payement de son trimestre, tandis qu'en face un grand jeune homme à l'air hébété répète à chaque minute :

— Je n'aurais pas joué comme cela.

J'aperçois enfin les joueurs. Un gros papa remuait les dés avec une dextérité toute particulière en disant à son partner :

— Hein !... as-tu senti le coup ?... Comme je t'ai joué cela !... Comme j'ai filé tous mes six !

— Oui, répond un petit vieillard à l'œil vif, à la voix haute, c'est extrêmement malin : vous avez posé vos six parce que monsieur vous les a ouverts.

— Est-ce ma faute? s'écrie le joueur désigné; je n'avais pas autre chose à jouer, et d'ailleurs, il fallait répondre à mon invite, et entrer dans mes as.

— J'y suis entré...

— Vous n'y êtes pas entré. — Je m'en rapporte à la galerie.

— Je crois, dit mon vieux voisin après s'être mouché et avoir pris du tabac, je crois que vous y êtes entré trop tard ; ils étaient déjà fermés.

— Allons, messieurs, nous avons la première manche, dit le gros papa ; il s'agit d'enlever celle-ci. Attention, toi, là-bas, ne t'amuse pas à regarder dans ton verre quand je te demanderai un dé.

La partie s'engage de nouveau. Les dés se posent avec une vivacité qui me surprend et me prouve que les grands joueurs ont le coup d'œil prompt. La victoire est remportée par ceux qui avaient déjà l'avantage. Le gros papa pousse un cri de triomphe ; les vaincus se lèvent de mauvaise humeur, et s'éloignent en se disputant et se rejetant de l'un à l'autre les fautes qui ont amené la perte de leur partie.

Toute la galerie se disperse en donnant son avis sur la force des joueurs, et moi je sors du café, où le domino ne m'a pas extrêmement amusé. Mais enfin, comme dit Perrin Daudin :

. . . Cela fait toujours passer une heure ou deux

UN SALON DE RESTAURATEUR

Il est peu d'endroits qui présentent un champ plus vaste à l'observateur que le salon d'un fameux restaurateur de Paris. Là se réunissent des gens de divers pays, de différentes professions, que Comus attire de quatre à six heures dans un de ses temples.

Pourvu que votre bourse soit bien garnie, vous pouvez, simple campagnard, modeste commerçant, partager la cuisine d'un gros capitaliste, d'un brillant agioteur, ou d'un auteur à la mode. Le cri de l'estomac rapproche les hommes, et fait disparaître les distances. Il faut dîner, c'est une nécessité pour les grands comme pour les petits.

Dame Nature, dans sa sagesse, a donné les mêmes besoins aux pauvres et aux riches, aux nobles et aux roturiers ; ce sont les hommes qui ont ensuite créé les rangs, les prérogatives, les distances ; mais jusqu'à présent ils n'ont pu rien changer aux fonctions de l'estomac, ni faire digérer un chef de division autrement qu'un modeste expéditionnaire.

Quand je vais seul chez un traiteur, je m'établis dans un salon, et là, tout en compulsant la carte, je m'amuse à examiner les personnes qui m'entourent. Je forme mes conjectures d'après leur manière de se conduire à table, souvent même d'après leurs goûts.

Je rassemble mes observations, et il est rare que l'un de mes voisins ait fini de dîner avant que

je puisse dire qu'elle est sa fortune et sa profession. Certes, comme dit le bailli du *Rossignol :*

C'est un plaisir bien innocent!

Hier, j'ai pu me procurer ce plaisir-là. A cinq heures, je me rendis dans le salon d'un de nos premiers restaurateurs : il y avait foule ; je parvins cependant à trouver une table libre, grâce à un garçon qui me protège: il fait bon avoir des amis partout.

Après m'être occupé de ma carte, je jetai les yeux autour de moi.

A ma droite étaient assis deux jeunes gens ; à ma gauche, un monsieur et une dame ; en face, un homme d'un certain âge avec un grand jeune homme, ayant tous deux une mise et des manières de province ; un peu plus loin, un gros monsieur à face rubiconde, et à ses côtés un grave personnage décoré. Je bornai à ce petit cercle le cours de mes observations.

Mes jeunes voisins de droite faisaient beaucoup de bruit, parlaient très haut, gesticulaient, tourmentaient le garçon, et paraissaient de fort joyeuse humeur ; ils prirent d'abord des huitres, puis du madère. Ils ne consultaient la carte que pour chercher le meilleur mets, sans jamais consulter la colonne des prix.

Je présumai d'abord que c'étaient deux auteurs qui avaient réussi la veille, ou comptaient réussir le soir, mais bientôt quelques phrases que je saisis me firent changer d'opinion.

— J'étais certain de revendre à bénéfice... Du turbot, garçon !

— Tu es en veine depuis quelques jours... A l'huile, garçon !

— J'avais parié pour la hausse ; je ne me trompe jamais... Changeons de vin.

— Et cet autre avec qui j'ai gagné sur-le-champ sept cent vingt francs pour la différence, ce n'est pas maladroit... Il faut se permettre le chambertin.

— Ce jeune héritier veut mille écus fin courant... Charlotte de pommes aux confitures !

— J'ai une opération superbe en vue... Des pots de crème... Il me faut de l'audace... Au chocolat, garçon !

J'en sais assez: ces messieurs font des affaires à la Bourse ; ils ont bien raison de ne rien se refuser aujourd'hui, qui sait si demain ils auront encore de quoi dîner ? Examinons à ma gauche.

Le monsieur est aux petits soins, la dame fait la précieuse, joue les grands airs : elle lui répond à peine, elle ne daigne pas dire son goût : il la consulte sur chaque mets, elle répond dédaigneusement :

— Que m'importe ?... je n'ai pas faim !

Elle trouve tout détestable, mal servi, mal accommodé; cependant elle mange comme quatre.

Pauvre jeune homme ! je ne vous ferai pas compliment de votre conquête. Quoique votre dame joue la princesse, malgré son air sévère et ce ton de pruderie qui contraste avec les œillades qu'elle jette sur ses voisins, je crains bien que vous ne soyez tombé dans les filets d'une aventurière qui, s'apercevant qu'elle a affaire à un novice, veut lui faire payer cher ses moindres faveurs.

On n'a pas voulu accepter un dîner dans un

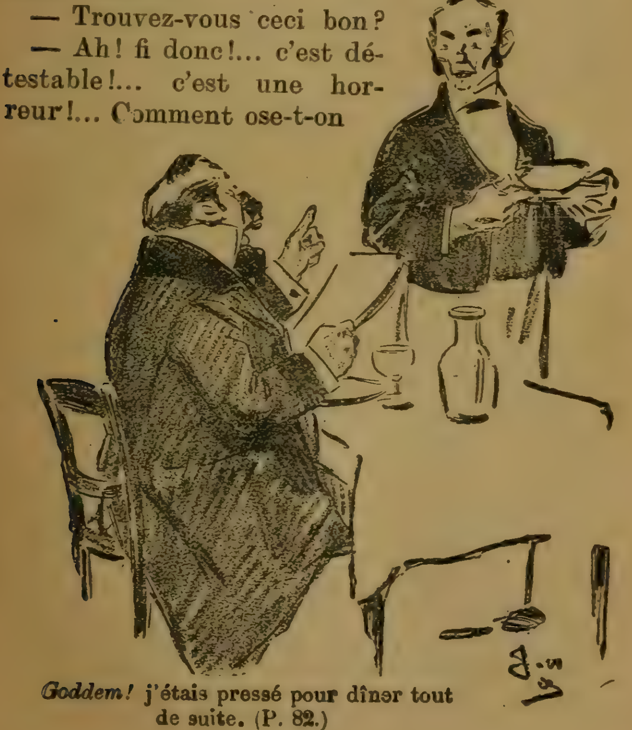
cabinet particulier; on joue la vertu; mais cela n'abuserait point un homme qui connaît le monde. Chaque mot de cette femme trahit son origine, et ses sociétés habituelles. Ses manières laissent percer la contrainte qu'elle s'impose pour se donner la tenue d'une femme comme il faut. Ecoutons un moment leur conversation :

— Voulez-vous commander quelque chose, ma chère amie ?

— Mon Dieu! non... Que m'importe?... je n'ai aucun appétit...

— Trouvez-vous ceci bon?

— Ah! fi donc!... c'est détestable!... c'est une horreur!... Comment ose-t-on



Goddem! j'étais pressé pour dîner tout de suite. (P. 82.)

servir des choses pareilles?... Cela n'est pas frais.

— Garçon, madame dit que votre poisson n'est pas frais...

— Cependant, monsieur, personne ne s'en plaint.

— (La dame.) Ah! ils ont un *fameux* goût, ceux qui le trouvent bon!... Demandez une petite caille en caisse... je crois que j'en mangerai.

— Garçon! des cailles en caisse.

— Ah! demandez aussi un petit perdreau... j'en goûterai...

— Garçon, un perdreau!...

— Il me semble que je boirai bien un doigt de champagne... Mon Dieu! qu'on dîne mal chez ces restaurateurs!...

Pauvre jeune homme! pour peu que tu aies de la fortune! voilà une femme qui te mènera grand train.

— A moi, garçon!... servez tout de suite, je demande depuis une heure roast-beef, beef-steak, plum-pudding, bordeaux...

— Dans l'instant, monsieur.

— *Goddem!* j'étais pressé pour dîner tout de suite... Pommes de terre à l'eau, madère sec.

Pendant que ce gros monsieur, qu'à son langage et à ses goûts j'ai reconnu pour un de nos voisins d'outre-mer, se jette sur le bœuf saignant, j'examine le monsieur au maintien grave, assis non loin de lui.

Celui-ci agit méthodiquement : il paraît réfléchir sur la qualité et la vertu de chaque mets; il pèse longtemps toutes les raisons pour ou contre avant de se décider à commander. Je serais bien étonné si cet homme-là n'avait point été dans la diplomatie.

Je suis certain qu'il voit de grandes conséquences à tirer d'un plat servi avant un autre; qu'il met de la politique dans une coquille de volaille, et de la dissimulation dans un soufflet au riz. Comme il calcule l'ordre et la marche de son dîner!...

Quelle tenue noble, quelle mine fière en découpant ou en se versant à boire ! Je ne sais pas s'il s'amuse ni s'il a de l'appétit, mais il met des formes à tout, et il est impossible de tenir sa fourchette et son couteau d'une manière plus distinguée.

Tournons maintenant nos regards vers ces deux personnages assis à la table à côté; je gage que c'est le père et le fils, ou l'oncle et le neveu; il y a entre eux un air de famille. A coup sûr ces gens-là ne sont pas de Paris; quand leur mise ne me l'indiquerait pas, leur conduite dans ce salon suffirait pour m'en convaincre.

Ces bonnes gens sont assis à une lieue de la table; ils n'osent ni se retourner, ni lever la tête, ni se moucher, ni se remuer; c'est tout au plus s'ils oseront manger. Voilà une heure qu'ils tiennent la carte, et se la repassent l'un l'autre sans rien demander.

Enfin ils se sont arrêtés à quelque chose; mais ils ne savent comment se faire servir. Le plus âgé appelle à demi voix :

— Monsieur, dites donc, monsieur le maître... Monsieur le bourgeois!

Le garçon ne répond pas à tout cela. Le plus jeune parvient à le saisir par sa serviette au moment où il passe :

— Du potage au vermicelle, s'il vous plaît, monsieur?

— Pour deux ?

— Sans doute, est-ce que nous ne sommes pas deux?... Tiens, est-ce qu'il croit qu'il y en a un qui va regarder l'autre manger?...

Après le potage, ils mettent autant de temps à se consulter pour savoir ce qu'ils prendront, et c'est ensuite la même cérémonie pour avoir le garçon. J'ai vraiment pitié de ces deux campagnards, qui, si cela continue, n'auront pas terminé leur dîner avant dix heures du soir.

Mais on m'apporte mon omelette soufflée, et ce mets a frappé d'admiration les deux provinciaux: ils suivent de l'œil le garçon, et cette fois ne le laissent point échapper.

— Donnez-nous de ça, dit le plus jeune en désignant ce qui est devant moi.

— De l'omelette soufflée ?

— Oui, de ça, qui est là-bas... avec du sucre dessus.

— Pour combien ?

— Deux parts à chacun.

Les malheureux, qu'en feront-ils ? J'ai envie de les avertir que c'est beaucoup trop. Mais le garçon est déjà loin. Ma foi! qu'ils s'en tirent comme ils pourront.

Mes jeunes voisins de droite sont allés aux Bouffes; le monsieur et la dame partent pour l'Opéra: l'homme réfléchi va prendre son café; l'Anglais va prendre du punch; moi, je vais prendre l'air, et je quitte le salon au moment où l'on place devant les deux campagnards un plat d'omelette soufflée qui suffirait pour douze personnes.

L'HEUREUSE CRÉDULITÉ

Est-ce un bonheur de croire à la sincérité de ses amis, à la constance de sa maîtresse, à la bonne foi des marchands, à la fidélité de ses serviteurs ? Est-on plus heureux en se défiant de tout le monde, en suspectant ceux dont on est entouré, en redoutant sans cesse la trahison et la perfidie ?

Quel est celui qui ne pense pas, comme moi, qu'il vaut mieux être confiant que méfiant, au risque d'être trompé quelquefois, souvent même ? car plus on cherche à connaître la vérité, à lire dans le cœur des hommes, plus on perd d'illusions, de chimères : les illusions rendent heureux, l'expérience rend soupçonneux ; soyons donc crédules, nous avons tout à gagner.

Quant à moi, je suis, je l'avoue, l'homme le plus crédule de tout Paris ; que ce soit par système ou par goût, je crois tout, et je m'en trouve très bien.

Pour moi l'avenir est toujours couleur de rose. Je suis parvenu ainsi à ma cinquantième année, et je crois fermement que je vivrai encore autant.

Ma crédulité m'a cependant joué quelques mauvais tours. Fils de parents riches, je fus orphelin à dix-huit ans. On me donna un tuteur, c'était un ancien procureur bas-normand. Il me disait sans cesse qu'il ne voulait que mon bien, qu'il ne s'occupait que de mes intérêts, et moi je ne doutais pas de sa bonne foi.

Il m'avait engagé dans une douzaine de procès, suscités par je ne sais qui. Je les gagnai tous ;

mais chaque fois que cela m'arrivait, je me trouvais moins riche de quinze à vingt mille francs ; si bien qu'après en avoir gagné une douzaine, je me vis réduit à cent louis de rente, sur six fois autant que mes parents m'avaient laissé ; mais mon tuteur m'assura que j'avais ruiné mes adversaires : je le crus, et me trouvai encore très heureux d'avoir conservé quelque chose.

Je me lançai dans le monde ; j'y fis des connaisnaisances, des amis... L'amitié se donne si vite entre jeunes gens, et tous ceux qui m'entouraient m'en témoignaient une si tendre! Ils m'empruntaient de l'argent, puisaient dans ma bourse comme dans celle d'un frère!... Que je me sentais heureux d'être entouré d'amis aussi dévoués! car ils me répétaient sans cesse :

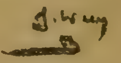
— Tu nous obliges aujourd'hui, nous t'obligerons demain. A la vérité, je vis bientôt la fin de mes cent louis de rente, et quand je voulus puiser dans leurs bourses, je n'y trouvai rien; mais ils me montrèrent tant de regrets de ne pouvoir m'obliger, que j'en fus touché jusqu'aux larmes.

Ayant obtenu une place par l'entremise d'une femme aimable, qui me jura que je ne la devais qu'à mes talents, je ne tardai pas à me marier. Quelle femme j'eus en partage! Elle avait toutes les qualités, à ce que dit sa mère en me la donnant ; et certes, je n'eus garde d'en douter.

Ma femme voulut d'abord avoir la bourse, mais c'était par esprit d'ordre. Elle ne me permettait point de dépenser un sou sans sa permission, mais c'était par économie ; elle dépensait beaucoup pour sa toilette, mais c'était pour me plaire.

Elle allait au bal sans moi, mais c'était pour

ménager ma santé elle se faisait toujours accompagner par un de ses cousins, mais c'était pour que je fusse sûr qu'elle n'était point avec d'autres; enfin, au bout de six mois et demi de mariage,



Au bout de six mois et demi de mariage, elle me donna un joli petit garçon. (P. 87.)

elle me donna un joli petit garçon, mais c'était l'usage dans sa famille, et cela n'arrivait jamais qu'au premier enfant.

Que je fus heureux avec cette tendre épouse!... Elle mourut en me laissant sept enfants charmants! Mes filles ne veulent rien faire, mes garçons n'agissent qu'à leur tête, mais je suis bien persuadé qu'ils feront tous leur chemin.

Heureuse crédulité! sois mon partage jusqu'au tombeau; étant enfant, je croyais aux contes de

ma nourrice, aux histoires de ma bonne; plus tard, je crus aux serments de mes amis, de ma femme; maintenant, je crois aux protestations de mes fils, à l'air réservé de mes filles, aux rêves de ma gouvernante, et jusqu'aux prodiges que je lis dans quelques journaux... Est-il un homme plus heureux que moi ?

LES DEUX CONVOIS

On a ses jours de bonheur; je range dans ce nombre ceux où je rencontre en mon chemin de jolies femmes, de gracieuses tournures, des pieds mignons et des jambes bien faites; de pareils objets me mettent sur-le-champ en belle humeur. Rien ne monte l'imagination comme deux beaux yeux. La vue d'une femme séduisante ne s'efface pas si vite de mon souvenir que je n'en conserve toute la journée des idées couleur de rose.

Mais il y a des jours où l'on parcourerait tous les quartiers de Paris sans rencontrer un joli minois; certes, il y a des physionomies laides qui appartiennent à des personnes fort aimables; mais nous sommes de grands enfants, et l'on nous prend d'abord par les yeux. Il y a quelques jours, je n'ai pas vu tout en rose, j'ai été arrêté dans ma route par deux convois.

Le premier était fort beau : riche tenture, larmes en argent, chevaux panachés, cocher à man-

chettes, à jabots, à pleureuses, beaucoup de voitures noires, puis des voitures bourgeoises; la file était fort longue, et il n'y avait à pied que les gens de la maison du mort et des pauvres portant des torches.

— Ce mort-là, me dis-je, a été considéré pendant sa vie. Il avait une voiture, de nombreux domestiques, sans doute un hôtel, peut-être une belle maison de campagne; il était répandu dans la grande société dont il a dû faire les charmes surtout s'il donnait à dîner, et s'il avait un bon cuisinier. Tout le monde s'honorait d'être de sa connaissance, il avait une foule d'amis!...

La richesse est une belle chose!... On a beau faire le philosophe!... avec la fortune, même après sa mort,on fait encore figure,et le dernier voyage est environné des honneurs qui ont embelli notre existence.

Après m'être informé du nom du défunt, je poursuivis mon chemin.

Un peu plus loin, je fus encore arrêté par un convoi; celui-là était plus modeste: un corbillard fort simple, point de pleureuses au cocher, pas une seule voiture de deuil; mais en revanche plus de deux cents personnes à pied qui suivaient le convoi. Je ne vis pas, parmi tout ce monde, des toilettes recherchées, des tournures à la mode; mais je vis des figures qui annonçaient la probité, la bonté, et surtout la douleur.

— Que faisait le défunt ? demandai-je à une vieille femme qui avait salué quelqu'un du cortège.

— Il était maître-maçon, me dit-elle; brave homme, chéri de ses enfants, de ses ouvriers; on

n'a su qu'après sa mort tout le bien qu'il avait fait durant sa vie.

— Fort bien, me dis-je en m'éloignant; mais cela n'a point la pompe, la magnificence du premier convoi!... D'ailleurs le riche pouvait aussi être chéri de tous ceux qui le connaissaient... et ces torches... ces voitures, ces larmes d'argent... ah! tout cela était bien beau!

Quelques jours après, il me prit fantaisie d'aller au cimetière du Père-Lachaise.

En me promenant au milieu des tombeaux, j'aperçus un superbe mausolée, sur lequel je lus le nom du mort. C'était le riche que j'avais rencontré; la magnificence avait encore présidé à la construction de son dernier asile, et au-dessous de son nom je lus un long éloge de ses vertus, de ses qualités, en vers alexandrins, suivi des regrets de ses enfants et de toute sa famille, en vers de huit pieds.

Après avoir admiré ce monument, je parcourus d'autres sentiers; j'allais m'éloigner, lorsque j'aperçus plusieurs jeunes gens rassemblés devant un tombeau. Je m'avançai doucement, afin de ne point les troubler; le mausolée était fort simple, et je lus sur la tombe le nom du maître-maçon dont j'avais aussi rencontré le convoi.

Il n'y avait que son nom de gravé sur le marbre; mais devant la pierre tumulaire, je vis trois jeunes gens à genoux, ses fils sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, jetaient des fleurs sur le simple tombeau.

Mon cœur se serra; je sentis que cet hommage était préférable à toutes les pompes qui accompagnent la grandeur. Je m'éloignai lentement; et

en repassant près du beau mausolée, je ne jetai qu'un froid regard sur ce magnifique monument, devant lequel les curieux seuls s'arrêtent.

LES HABITUÉS DE L'ORCHESTRE

J'aime le spectacle et j'aime surtout à y être bien placé. Avant d'aller à un théâtre, je commence à m'informer où l'on est le mieux pour entendre et pour voir, j'insiste surtout sur ce dernier point; car j'aime à jouir du jeu de physionomie d'un acteur et du gracieux sourire d'une danseuse.

J'ai été à tous les théâtres de Paris, et j'avoue qu'il en est fort peu où j'aie trouvé une place véritablement bonne. Pour voir et entendre, me disait-on, il n'y a pas de meilleure place que le parterre; mais j'ai été bien vite forcé de l'abandonner.

Aux petits théâtres, la société du parterre n'est pas toujours choisie; elle est d'ailleurs trop bruyante; et comme j'aime à entendre ce que l'on joue, je m'impatientais des conversations qui se tenaient autour de moi.

On a toujours quelque voisine officieuse qui se charge de raconter d'avance, à toutes les personnes placées auprès d'elle, ce qui va se passer dans chaque scène; souvent même elle souffle les acteurs, ou dit leurs tirades avec eux, sans compter

les commentaires, les réflexions qui suivent la moindre péripétie.

Aux grands théâtres, le parterre est généralement mieux composé, mais on n'y est pas encore tranquille : souvent il s'élève des querelles entre les personnes qui veulent siffler et celles qui veulent applaudir; alors, malgré sa neutralité, on attrape toujours quelque chose dans la bataille.

Allant plutôt aux grands théâtres qu'aux petits, c'est au balcon que je donnai d'abord la préférence. La société y est choisie; mais, le croirait-on ? elle est presque aussi causeuse que celle du parterre des petits théâtres.

Certes, les conversations que l'on entend ne déchirent point les oreilles; ce sont presque tous des gens de bon ton, qui s'expriment avec goût, avec élégance, quelquefois même avec esprit.

Malgré cela, comme je tiens à entendre la pièce et la musique, je m'impatientais souvent au récit des bonnes fortunes de l'un, des conquêtes de l'autre, des mouvements de la Bourse, de la perte de M. *** à l'écarté, du dernier bal de madame D..., et de mille autres jolies choses qui, m'arrivant de droite et de gauche, ne donnaient point à mes pauvres oreilles un petit moment de répit pour entendre le spectacle.

Dernièrement, à la première représentation d'une pièce nouvelle, je voulus essayer de l'orchestre, dans l'espoir que j'y goûterais mieux le spectacle... Hélas! je tombai de Charybde en Scylla!

C'est à l'orchestre que se mettent ce que l'on nomme les habitués, gens qui ont leurs entrées, et qui viennent tous les soirs au théâtre aussi exactement qu'un surnuméraire va tous les matins à son

bureau. Je me trouvais entre plusieurs habitués, car la plupart de ces messieurs se connaissaient.

On mit la pièce nouvelle sur le tapis; avant le lever du rideau je sus qu'elle était détestable ; poème et musique, tout était archimauvais.

— Ah! mon Dieu! me dis-je, j'ai eu bien tort de venir ici ce soir!

Ces messieurs passèrent ensuite en revue les acteurs et les actrices. Je sus toutes les anecdotes de coulisses; en un quart d'heure j'appris quinze aventures galantes, que peut-être ignoraient les personnes auxquelles on les attribuait; on fit et on défit plusieurs réputations.

Enfin la pièce commença, mais chaque mot dit par les acteurs était répété par mes voisins, qui y ajoutaient :

— Commun, plat, détestable, pitoyable!...

J'avoue que la pièce aurait pu être meilleure; à coup sûr, si ces messieurs de l'orchestre voulaient se donner la peine d'en faire une, elle serait parfaite en tous points; car ils savent trop bien critiquer pour tomber dans les défauts qu'ils relèvent.

Mais j'eus pendant toute la représentation le cœur serré en songeant à ce pauvre auteur épilogué par des juges aussi sévères, et je me promis bien de ne plus me placer à l'avenir au milieu des habitués de l'orchestre.

COLOMBINE MALGRÉ ELLE

OU

UNE AVENTURE DE CARNAVAL

Quelle foule se presse sous ces portiques! quel bruit, quels cris font retentir les échos de ce péristyle! C'est vers un des temples élevés à la folie que tout ce monde se porte, se précipite. Pauvres humains ! hâtez-vous de jouir, le temps du plaisir passe si vite!

Nous sommes devant le bal de l'Opéra. Un Arabe pousse le Grand Turc qui prie humblement un Savoyard de lui faire place; madame Angot a le pas sur une princesse d'Allemagne; une bergère dit des injures à un marquis, tandis qu'une poissarde fait des yeux doux à un troubadour. Un chef de brigands se tient à l'écart de peur d'être foulé, et une ingénue se précipite bravement au milieu de la cohue en entraînant deux Circassiens auxquels elle crie d'une voix enrouée:

— Faites comme moi, laissez-vous aller.

Je me décide à faire comme l'ingénue, je me laisse aller; la foule me porte, et je me trouve dans l'enceinte consacrée à la folie. La musique ajoute au délire qui semble animer quelques masques; les airs de danse s'unissent au murmure continuel des voix qui bourdonnent autour de moi.

On ne se promène pas, on se coudoie; mais on se parle, on se tutoie; et cette li-


Une bergère dit des injures
à un marquis. (P. 94.)

cence provoque la gaieté. Ici, on peut impunément dire ce qu'on pense à un grand seigneur; l'esclave rit de son maître, le nègre marche l'égal du blanc, la grande dame va en petite loge avec un jockey, et plus d'un jocrisse fait prendre des glaces à une sultane.

Mais quelle est cette Colombine qui se promène seule et revient souvent à la même place, où elle semble attendre quelqu'un?

Cette jeune femme, fille ou veuve (l'histoire ne s'explique pas à cet égard), après avoir brillé dans un élégant tilbury, après avoir eu sa loge aux Bouffes, sa baignoire à Feydeau, et plusieurs laquais à ses ordres, sans compter ses adorateurs, dont le nombre était, dit-on, infini, avait vu tourner pour elle la roue de la fortune.

Ses adorateurs étaient allés encenser d'autres belles; par suite, le train brillant diminua : plus de loges, de voitures, de bijoux, de valets, et cependant la dame était encore jolie; mais la fortune est capricieuse, et l'amour lui ressemble.

A l'époque du carnaval de cette année, il ne restait à la jeune dame, pour se parer, qu'une seule robe assez fraîche; c'était son ancre de miséricorde. Avec cette robe elle fait, à un petit théâtre, connaissance d'un Anglais, qui devient épris de ses charmes, et se déclare aussi élégamment que peut le faire un homme qui écorche le français.

L'Anglais paraît opulent et généreux, on l'écoute favorablement, et on lui accorde le rendez-vous qu'il demande, et où l'on espère achever de lui tourner la tête.

C'est au bal de l'Opéra qu'on doit se revoir.

— Comment vous y serez mise? demande milord.

— En Colombine, répond la dame, qui sait que ce déguisement lui va bien.

— Colombine, *it is very well*, je comprends : Colombine, c'est très fashionable, je pas oublier; et où je trouverai vous?

— Près de l'orchestre, je mettrai un ruban rose à mon bras; d'ailleurs je vous reconnaîtrai, vous ne vous masquerez point?

— Non, jamais masquer mon figure, cela troublerait la digestion. *You very pretty;* je rêver toute la nuit à Colombine.

On se quitte. Notre belle est enchantée : déjà elle se revoit dans un brillant hôtel, a de nouveau des voitures, des bijoux, des laquais, car milord lui a fait les offres les plus séduisantes.

elle compte même le suivre en Angleterre. Elle passe la nuit à étudier le change des monnaies avec Londres, et s'endort en répétant fort distinctement : *I love you for ever.*

Le lendemain, il faut s'occuper des moyens de se procurer un déguisement et de se rendre au bal. On ne possède plus rien qu'un châle et une robe; mais une officieuse amie va porter ces deux objets dans une de ces maisons utiles aux malheureux. Pendant ce temps, notre jeune femme, n'ayant qu'un jupon court et un blanc corset, bâtit encore des châteaux en Espagne.

L'amie revient; elle a loué un fort joli costume de Colombine, il reste encore de quoi prendre une voiture et un billet de bal : c'est tout ce qu'il faut; l'avenir est couleur de rose.

L'heure de se rendre au bal est enfin venue. Colombine est prête; elle se regarde avec complaisance, se trouve charmante, séduisante, ravissante. Elle doit tourner la tête aux Trois-Royaumes!

Elle monte en voiture et arrive à l'Opéra. La foule est immense, mais elle parvient enfin à l'endroit désigné. Elle cherche... Point de milord. Il se promène sans doute. Elle attend... Point de milord. La nuit se passe; le bal est fini, et milord n'est point venu! Pauvre Colombine!

Tout enivré de son bonheur, tout occupé de sa conquête, l'Anglais s'était réuni à quelques-uns de ses compatriotes, auxquels il avait fait part de sa bonne fortune, et ces messieurs s'étaient rendus chez Beauvilliers, d'où ils comptaient aller à l'Opéra admirer la beauté qui avait séduit milord.

Mais, à force de boire à la santé de cette belle, et à celle de beaucoup d'autres, en voulant se donner une pointe de gaieté pour être plus aimables auprès des dames, ces messieurs avaient fini par s'endormir sur la table entre le punch et le champagne, et milord ne se réveilla que le mercredi des cendres.

Quant à Colombine, forcée de regagner à pied son modeste hôtel garni, la pauvre petite n'a pu ravoir le lendemain ni son châle ni sa robe; il lui a fallu rester en Colombine, quoique ce costume eût perdu tout son charme à ses yeux.

LES SONGES

Nos bons aïeux croyaient aux songes, aux visions, aux cartes, aux revenants, à la magie noire, à la magie blanche, et à mille sortilèges tous plus effrayants les uns que les autres. Il est vrai que du temps de nos bons aïeux, les sorciers, étaient fort communs ; on en brûlait souvent, on en rencontrait toujours. Depuis qu'on ne les brûle plus, on n'en entend plus parler ; il paraît que ces gens-là aimaient à être grillés.

Nous sommes moins crédules que nos pères : cependant le merveilleux a toujours des charmes pour nous, et si nous sommes un peu revenus sur le compte des esprits, nous ne sommes pas encore totalement indifférents sur les songes.

Un mauvais rêve laisse quelquefois dans notre

âme de tristes impressions; il est beaucoup de personnes qui s'en affectent et qui regardent un songe comme un avertissement qu'il est urgent de se faire expliquer, afin de n'être point surpris par les événements.

Les dames ont surtout beaucoup de foi aux songes : tout ce qui a quelque chose de merveilleux plaît à leur imagination, ennuyées de ne voir en réalité que des choses fort ordinaires.

De tout temps on a expliqué les songes; c'est à ce métier que le pudique Joseph a dû sa brillante fortune : les nécromanciens ne font plus si vite leur chemin, mais on les consulte encore, et, à leur défaut, on trouve une foule de livres qui vous donnent pas à pas la clef de ce que vous avez rêvé.

J'ai une vieille voisine qui s'est ruinée en mettant à la loterie les numéros que ses rêves lui donnaient, ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours autant de confiance dans ses songes. Dernièrement, ayant eu le malheur de lui dire que j'avais fait un rêve singulier, elle voulut à toute force que je le lui racontasse, afin de m'en donner l'explication.

— Eh bien, lui dis-je, j'étais sur mer, et pourtant j'étais à cheval ; je volais, et cependant je n'avais ni ailes ni ballon.

— Ah! mon Dieu, monsieur, me dit-elle en tirant un petit livre de sa poche, que de choses là-dedans ! Je vais vous apprendre exactement ce que tout cela signifie.

« La mer, monsieur, c'est joie et facile moyen pour réussir dans ses projets; le cheval, c'est prospérité, expédition brillante; voler, monsieur,

ah! je la sais par cœur, celle-là : voler signifie qu'on s'élèvera au-dessus de ses rivaux, qu'on montera en dignité. Votre rêve est magnifique; il doit vous arriver quelque chose d'heureux aujourd'hui.

Je remerciai ma voisine et la priai de me prêter un moment ce livre précieux qui apprenait à expliquer les songes. Ces ouvrages-là brillent rarement par le style et les pensées, mais ils n'ont pas besoin de cela près de leurs lecteurs, qui n'y comprendraient rien s'ils étaient écrits en style romantique.

Je lus dans celui-ci que lorsqu'on rêve d'un ours, c'est qu'on rencontrera quelque bête en son chemin; et comme il est rare qu'on passe une journée sans rencontrer une bête, je ne doutai point que l'explication ne se trouvât toujours juste.

Je vis que rêver que l'on saute un fossé, dénote que l'on fera une chute, et que songer que l'on voit des perdrix est signe que l'on formera avec une dame une liaison agréable. Je fus tout surpris, je l'avoue, de voir qu'il y avait des rapports entre les femmes et les perdrix.

Bref, je lus des choses merveilleuses, et je rendis le livre à ma voisine, tout fier d'avoir la clef de beaucoup de songes. Mais voyez le malheur! ce jour même où j'avais fait un si beau rêve, je glissai sur mon escalier, et me fis en tombant une énorme bosse au front.

— Eh bien, dis-je à ma voisine en lui montrant ma pauvre tête, comment m'expliquerez-vous cet accident ? Vous m'aviez assuré qu'il m'arriverait quelque chose d'heureux.

— Eh! mais, monsieur, il me semble que vous

devez être content : vous pouviez vous tuer, et vous en êtes quitte pour une bosse au front!... N'êtes-vous pas heureux?

— Je vois que vous avez raison, lui répondis-je, mais je vous avoue que je ne voudrais pas avoir souvent de ces bonheurs-là.

LES PLAISIRS DE LA PÊCHE

M. Bertrand est grand amateur de la pêche, où il se prétend de la première force pour attirer le poisson. Il a, dit-il, fait les plus beaux coups de filet que l'on ait vus depuis la révolution. Mais on assure que les pêcheurs sont un peu menteurs.

Cependant M. Bertrand doit savoir pêcher, car à dix ans il allait s'asseoir devant les fossés de l'Arsenal, où il y avait alors de l'eau, et il passait là le temps de sa récréation, soit à guetter le poisson, soit à chercher dans la terre de l'asticot.

Etant entré petit clerc chez un procureur, Bertrand, au lieu d'aller porter chez l'huissier les billets protestés, les citations, les requêtes, allait s'établir sous le Pont-Neuf, avec un grand roseau au bout duquel il avait disposé ses filets et ses hameçons, et le maître clerc était obligé de venir le tirer par les oreilles, parce que M. Bertrand oubliait les soins de l'étude pour une tanche ou un barbillon.

En vieillissant, M. Bertrand n'a point perdu son goût pour la pêche; chez lui, c'est toujours





M. Bertrand est grand amateur de la pêche. (P. 101.)

une fureur. Simple employé dans une administration, il n'a que le dimanche pour se livrer tout à son aise à ce plaisir, mais il n'en passe pas un sans aller s'établir sur les bords de la Seine, à moins qu'un temps trop pluvieux ne trouble la tranquillité des habitants de l'onde.

Suresnes, Nogent, Saint-Cloud, Sèvres, Passy, Auteuil, Saint-Ouen, Saint-Denis, enfin tous les environs de Paris où l'on peut pêcher, ont été visités par M. Bertrand, qui va, dès le lever de l'aurore, s'établir avec sa ligne et son panier sur les bords de la Seine, et y reste ordinairement jusqu'au coucher du soleil.

quarante ans, M. Bertrand, qui s'ennuyait

peut-être de pêcher seul, songea à prendre une compagne. Une demoiselle de vingt-huit ans accepta l'hommage de son cœur; il eut soin, cependant, de la prévenir qu'il était grand pêcheur, mais cela ne rebuta point la demoiselle, qui peut-être interprétait ce mot d'une autre façon.

La pauvre femme sut bientôt à quoi s'en tenir: tous les dimanches il lui fallait suivre son mari à la pêche, et là il n'y a pas moyen de faire la conversation; le moindre bruit effrayerait le poisson; M. Bertrand se met de fort mauvaise humeur lorsqu'il ne prend rien, et dit que c'est la faute de sa femme. Celle-ci lui a donné un fils qu'il élève à chercher de l'asticot et à découvrir les écrevisses.

Par la chaleur la plus accablante, il faut, dès que M. Bertrand a le temps, se mettre en route et faire au moins deux lieues à pied, car le poisson ne s'arrête pas près de Paris, à ce que disent les pêcheurs. Monsieur tient sa ligne, ses filets, ses hameçons; madame porte sous le bras un panier pour mettre le poisson, et Fanfan ferme la marche avec une serviette dans laquelle sont quelques provisions pour le déjeuner.

M. Bertrand choisit sa place, puis il recommande le plus profond silence. Il ne faut pas que sa femme lise, parce qu'on fait du bruit en tournant le feuillet. Il ne faut pas que Fanfan remue, sous peine de ne point manger de la pêche de son papa.

Bientôt le soleil gagne la place où est assise la famille Bertrand. L'épouse et le petit étouffent et demandent à aller plus loin, mais M. Bertrand est intrépide; il prétend que la place va devenir

bonne. Cependant il est une heure et demie, et depuis six heures du matin qu'ils sont là, le pêcheur n'a encore pris qu'un goujon.

— J'ai faim, dit Fanfan.

— Chut!... silence!... Taisez-vous, dit M. Bertrand en jetant sa ligne un peu plus loin.

— Mais, mon papa...

— Fanfan, si tu parles, tu auras le fouet en rentrant... Ah! je crois que je sens quelque chose...

— Mais, mon ami, cet enfant a faim...

— Il dînera mieux... Silence, madame Bertrand! vous me faites perdre une superbe pièce....

— Nous grillons ici, ce soleil est brûlant!

— Eh! madame, je suis au soleil comme vous, et cependant je ne dis rien... Chut... l'eau a frétillé... Ah! cette fois, je tiens quelque chose.

M. Bertrand tire sa ligne, et pour la troisième fois il pêche un paquet de roseaux. Enfin, sur les cinq heures du soir, il a pris un barbillon et trois petits poissons blancs.

— Est-ce assez pour faire une matelote? demande-t-il à sa femme.

— Oui, certes, répond celle-ci, qui n'aspire qu'à s'en aller. On se rend dans le village, on entre chez un traiteur, qui sourit d'un air goguenard en voyant la pêche qu'on lui apporte, et pour l'accommoder, se fait payer deux fois plus cher que s'il avait fourni le poisson. Mais, tout en dînant, M. Bertrand ne cesse de répéter :

— C'est délicieux de manger de sa pêche; comme cela est frais ! Et madame Bertrand dit tout bas en revenant à Paris:

— Si j'ai une fille, la pauvre enfant n'épousera pas un pêcheur

UN BAL COSTUMÉ

Quelques jours avant la mi-carême, je reçus le billet suivant :

« Vous êtes invité à venir passer la soirée jeudi chez M. ***. Il y aura un piano et des violons pour ceux qui en voudront jouer; on sera reçu masqué ou non masqué, le déguisement n'est pas obligatoire; on se livrera à une foule de divertissements et autres. La soirée se terminera par deux pâtés; les personnes qui ne seront point arrivées à dix heures ne souperont pas. »

La formule de cette invitation, et surtout le nom de la personne qui me l'envoyait, me décidèrent sur-le-champ à me rendre à cette soirée.

Celui qui donnait le bal était un vieux garçon, rentier fort à son aise, retiré des affaires depuis quelque temps, et ne songeant plus qu'à ses plaisirs; aimant le monde, aimant surtout les artistes, parce qu'il avait reconnu que leur société est plus aimable que toutes les autres, et faisant toujours de son mieux pour que l'on s'amusât chez lui, où l'on était fort à son aise.

Tel était l'amphitryon de la soirée; ajoutons cependant que M. *** avait la prétention d'être plaisant, de faire des malices, des bouffonneries, et que ses plaisanteries n'étaient pas toujours heureuses; mais c'était justement ce qui me donnait le désir d'aller à son bal, bien certain que le maître de la maison avait médité quelques espiègleries dont il voulait divertir la société.

Il ne s'agissait plus que de savoir quel déguisement je prendrais. Un costume de caractère?... Mais alors il faut savoir soutenir le rôle qu'on a pris, il faut jouer son personnage, il faut parler et agir, il faut amuser les autres. Je trouve qu'il est bien plus agréable de s'amuser soi-même. J'aime mieux être spectateur que d'être acteur. Je ne me déguiserai donc pas.

Me voici devant la maison de M. ***; il n'y a ni lampions ni garde municipal à la porte; mais il ne s'agit ici que d'un bal bourgeois.

J'entre dans la cour; le portier et toutes les bonnes de la maison sont rassemblés devant sa loge; probablement ces gens-là guettent l'arrivée des masques qui doivent venir au bal.

Le portier, qui est sorti de sa loge avec un enfant et une botte dans ses bras, s'écrie :

— Tiens! monsieur va au bal et il n'est pas déguisé!...

— Est-ce que vous avez reçu l'ordre de ne laisser monter que des masques?

— Ce n'est pas cela que je veux dire... Mais c'est bien plus amusant d'être déguisé!... Là-haut, il y a déjà deux postillons de Lonjumeau, et des paysans et des bergers avec des culottes grecques!... C'est bien joli ce costume de postillon! quand mon petit aura été vacciné, je le mettrai comme ça tous les dimanches pour aller voir sa marraine.

Je n'écoute pas le portier, je monte l'escalier. C'est au quatrième que je vais; je crois être arrivé, je sonne : on n'ouvre pas, mais la clef est sur la porte, j'entre. Je suis surpris de ne voir personne dans l'antichambre, qui n'est éclairée

que par une lampe. Serais-je venu trop tôt? Pourtant il est près de dix heures; et il ne s'agit ici que d'un petit bal sans cérémonie.

Je me décide à ouvrir une porte qui est devant moi; je fais quelques pas... on pousse des cris horribles; j'avance la tête... on crie plus fort, et j'aperçois une dame déjà âgée qui est habillée avec beaucoup de coquetterie, mais qui n'est point encore coiffée, car elle tient à la main une grosse natte et des anglaises d'un fort beau noir, qui doivent probablement cacher les cheveux gris que je vois en cet instant.

Je me confonds en excuses; mais cette dame semble désolée d'avoir été vue sans son tour et sa natte : elle a l'air de vouloir se trouver mal; je vais la secourir, lorsqu'une femme de chambre accourt derrière moi en criant :

— Madame! le coiffeur va venir... il est encore auprès de madame Féodille, qui a défait deux fois tout ce qu'il lui avait mis sur la tête, parce qu'elle ne se trouvait pas assez bien. Le pauvre coiffeur!... a-t-il du mal après cette dame pour la rendre jolie!...

— Ah! mon Dieu! dis-je en m'apercevant de la méprise que je venais de commettre : mais je ne suis donc pas ici chez monsieur ***?

— Non, monsieur, me dit la femme de chambre, c'est au-dessus... la porte pareille.

La dame à qui je m'adresse ne me répond pas, elle s'est retournée et cachée au fond de la chambre. Je me hâte de sortir pendant que la femme de chambre rit de ma maladresse. Je monte un étage de plus : cette fois je suis bien au bal.

J'entends déjà le son de la musique; j'entre :

un gros Turc accourt me recevoir; c'est le maître de la maison. Figurez-vous un petit homme très gras, ayant le nez presque entièrement caché par deux joues toujours cerise, et au-dessus de deux petits yeux verts qu'il roule sans cesse, un fragment de sourcil qui menace son front.

Maintenant habillez ce personnage avec un large pantalon à gros plis, une petite veste de velours ornée de paillettes, qui relève par derrière et ne descend qu'à moitié du dos; mettez-lui une large ceinture de cachemire autour du corps et un immense turban sur la tête, et vous aurez notre amphitryon. Il me regarde quelque temps, et part enfin d'un éclat de rire.

— Hi, hi, hi!... Je suis Turc, mon ami... J'étouffe là dedans!... mais, que voulez-vous? il faut bien s'amuser. Comment me trouvez-vous?

— Vous avez l'air d'un poussah.

— N'est-ce pas?... hé! hé!... nous allons rire!... Entrez donc, mon cher ami. Ils dansent déjà la dedans. Oh! nous ferons des folies!... Je suis en train d'abord.

— Dites-moi, est-ce que vous avez invité votre voisine d'ici dessous à venir à votre bal!

— Oui... c'est une dame très aimable, et qui est encore fort bien... Vous verrez... une brune qui a des cheveux superbes.

Je savais à quoi m'en tenir sur les cheveux de la voisine; mais je ne jugeai pas à propos de détromper notre vieux garçon, et je pénétrai dans le salon. L'orchestre était bruyant. Outre un pianiste, il y avait deux jeunes gens qui jouaient du violon, un petit monsieur qui soufflait dans un flageolet, et un grand gaillard qui, avec son cor à

piston, semblait décidé à faire plus de bruit que tout le reste.

La réunion n'était pas encore nombreuse; les danseurs étaient quatre, dont deux petites filles de six à sept ans, costumées en bergères, qui sautaient à tort et à travers dans les jambes de tout le monde.

Puis une dame très puissante habillée en sultane, et qui s'efforçait de montrer le galop à un monsieur d'une quarantaine d'années, qui se laissait faire, et, conservant en dansant une gravité comique, dansait le galop comme un menuet, malgré tous les efforts de la sultane pour l'animer.

Je promène mes regards autour de moi. Dans une embrasure de fenêtre sont deux messieurs qui se tiennent raides, et semblent craindre qu'un mouvement de leur corps ne dérange quelque chose à leur déguisement.

Ils sont en Chinois; leurs costumes sont fort beaux : robes, pantalons, ceintures, tout est frais, brillant; rien ne manque à leur toilette. Depuis les pieds jusqu'à la tête ce sont bien de vrais Chinois. Je demande à mon gros Turc quels sont ces messieurs.

— Ce sont des gens fort riches, ils ont chacun plusieurs maisons dans Paris... Ce sont les deux frères; leur signature est très estimée à la Bourse.

— Fort bien; mais sont-ils aimables... gais?

— Ah!... ils sont très riches... Ils ont de beaux costumes, n'est-ce pas? Oh! leur costume est magnifique?... mais est-ce qu'ils ne disent rien?

— Oh! je pense qu'ils se mettront en train plus tard.

— Y a-t-il longtemps qu'ils sont arrivés?

— Plus d'une heure : ils se sont assis tous les deux comme vous le voyez... jambes croisées, le doigt en l'air... pose chinoise tout à fait! et ils n'ont pas bougé de là.

— Peste! voilà deux gaillards qui doivent bien s'amuser.

J'aperçois à quelques pas de moi un monsieur habillé en marquis et un autre vêtu en chevalier, qui parlaient avec chaleur. Je m'approche d'eux, croyant qu'ils sont dans l'esprit de leur rôle, et j'entends le dialogue suivant :

— Je vous dis, monsieur, que les laitières ne se mettront pas dans les boutiques. Ce serait commode vraiment!...

« J'ai mon neveu qui est parfumeur, il a un fort joli magasin rue Saint-Denis. Une laitière étalait à quelques pas de lui; elle a voulu apporter toutes ses boîtes et ses petites cruches dans sa boutique... c'eût été du joli!... Il n'y a rien de plus sale que ces laitières avec tout leur attirail...

« Comme cela eût été agréable pour les personnes qui viennent acheter de l'eau de Portugal et de la pâte d'amandes de marcher à travers les cruches d'une laitière! Mon neveu l'a renvoyée bien vite!

— Et où voulez-vous qu'elles se placent, ces pauvres femmes?

— Sous les portes cochères!

— Sous les portes cochères!... vous plaisantez, je crois! Comment, j'ai une maison bien tenue, une maison sûre; mon portier ne laisse entrer qu'après s'être assuré où l'on va, et vous voulez qu'une laitière vienne s'établir sous ma porte, qu'elle y serve, qu'elle y reçoive toutes ses pratiques!... toutes les bonnes, toutes les petites

filles!... tous les gamins qui viennent acheter du lait!... Bien obligé, monsieur!

« Une maison serait donc un endroit public? Plus de sûreté, plus de propriété!... Non pas vraiment! je ne recevrai pas de laitière sous ma porte cochère!

— Où diable voulez-vous qu'elles se mettent alors?...

— Messieurs! messieurs! je vous défends de parler politique, s'écrie le maître de la maison en s'élançant entre le marquis et le chevalier. Faites danser les dames!... faites donc danser les dames!

Il regarde tout le monde (P. 111.).

— Et où sont-elles donc vos dames?

— Les voici! elles arrivent en foule! Nous allons faire des folies...

Et le gros poussah riait, se frappait le ventre, et courait à chacun en faisant son possible pour égayer sa société, qui ne s'amusait pas.

Un grand monsieur sort d'une pièce voisine, et vient se promener dans la salle du bal.

Ce monsieur est en bourgeois, mais il a un faux nez terminé par d'épaisses moustaches. Il regarde tout le monde, il se regarde souvent dans les glaces; il paraît persuadé qu'on doit l'admirer. Moi, je ne comprends pas trop que, dans un bal de

société, on ne se déguise qu'avec un faux nez. Ce monsieur a peut-être des intentions comiques qui perceront plus tard. Attendons.

Le monde arrive enfin. Voici quelques jolies femmes; des Camargo, des paysannes, des vivandières : tous ces costumes sont d'une grande fraîcheur; ils sont élégants, gracieux même; mais je n'en vois pas un d'exact. Les paysannes ne se mettent point avec cette recherche, les vivandières n'ont pas de jupes faites de cette étoffe.

Cette personne que j'aperçois dans un coin du salon, et qui a sur elle une profusion de rubans, de fleurs, de dentelles, n'est pas plus une villageoise d'Italie qu'une bourgeoise du quinzième siècle.

On résume maintenant tous les déguisements par ces mots : *costumes de fantaisie*. Fantaisie, à la bonne heure; mais il est fâcheux que les dames n'aient pas la fantaisie de porter un costume exact et vrai; les bals costumés y gagneraient, et l'on saurait au moins à quel personnage on a affaire.

Ce que je regrette aussi, c'est de ne point voir de déguisements qui annoncent au moins une idée bouffonne et égayent une réunion; mais il est plus facile de se mettre un beau costume et de dire : Admirez mon déguisement, que d'avoir une idée comique. Voilà pourquoi tant de gens se bornent à mettre un bel habit.

Jusqu'à présent, le personnage le plus plaisant du bal est le monsieur au faux nez. Il se promène gravement dans les salons, il s'arrête devant les dames, et semble attendre qu'on l'intrigue; mais personne ne lui parle. Cela doit le contrarier beaucoup. J'ai dans l'idée que son nez le gêne un

peu pour voir, car je l'ai aperçu plusieurs fois qui se cognait contre les portes et se heurtait à des chaises.

Je voudrais bien savoir par quel procédé il est parvenu, sans le secours d'un chapeau, à faire tenir son nez sur sa figure. Ah! une dame qui n'est pas déguisée s'approche de lui... elle parle... Je m'approche aussi et j'écoute: c'est permis dans un bal masqué.

— Mon ami, est-ce que tu garderas ton nez toute la soirée?

— Oui, certainement!...

— Mais il me semble que je ne vois personne de notre connaissance ici; qui veux-tu donc intriguer?

— Cela ne fait rien; on me regarde beaucoup... on chuchote!... Tu ne vois pas cela, toi... Oh! je fais un effet étonnant!...

— Cela doit te gêner d'avoir cela sur la figure?

— Non; cela me fait un peu loucher, mais ce n'en est que mieux... Je t'assure qu'on ne me reconnaît pas...

— Mais puisqu'il n'y a ici que M... qui te connaisse...

— Laisse-moi donc tranquille!... on m'intriguera, j'en suis sûr...

— Au moins, mon ami, tu ôteras ton nez pour le souper?

— Non, je ne l'ôterai pas!... D'ailleurs, j'ai tellement collé les moustaches et le haut avec du vernis!... Ça me tire un peu la peau, mais cela tient parfaitement...

— Me feras-tu danser?

— Non, certainement!... Danser avec ma

femme, belle malice! Tout le monde me reconnaîtrait!

— Mais puisque personne ici ne...

— Laisse-moi tranquille, je t'en prie!

Le monsieur au faux nez s'éloigne de sa femme avec humeur, et s'en va marchant sur les pieds de tout le monde.

Le maître de la maison est enchanté : on commence à ne plus pouvoir circuler dans la salle du bal; et cependant on veut danser. Le gros Turc va, vient, court et s'écrie :

— J'étouffe là dedans?... Il faut s'amuser!... faisons des folies!

La musique se fait entendre. Les danseurs se mettent en place comme ils peuvent; ils veulent s'élancer et tâcher d'exécuter les figures; mais leurs pieds se collent au parquet, ils ne peuvent en détacher leur chaussure. On se regarde, on se demande d'où provient cette difficulté de faire aller ses pieds.

Le Turc rit aux larmes, il se tord, il se roule sur une banquette; c'est une plaisanterie de sa façon. Il vient de répandre à pleine main de la poudre de goudron dans la salle du bal pour que les danseurs ne puissent pas faire glisser leurs pieds.

Les dames vont se fâcher; et en effet, il est assez singulier d'inviter du monde pour un bal, puis de trouver le moyen d'empêcher de danser. Enfin M... demande grâce, et pendant qu'on va danser dans la première pièce, il promet de rendre son salon praticable pour le bal.

Je suis entré dans une pièce où l'on joue la bouillotte; le jeu est très modéré, c'est presque une partie de famille. Cependant un des joueurs

paraît y apporter beaucoup d'intérêt, car après chaque coup il ne manque pas de lâcher une des phrases suivantes :

— Je perds!... Non, je ne perds pas... je suis dans mon argent!... Ah! je ne suis plus dans mon argent!... Je ne gagne pas... Ah! je suis rentré dans mon argent!

On fait circuler des glaces; le monsieur au faux nez est parvenu à en saisir une, mais il s'obstine à la faire manger à ses moustaches au lieu de la mettre dans sa bouche. Après de longs essais infructueux pour avaler un peu de vanille sans crêpé, le monsieur au faux nez se décide à laisser sa glace sur le coin d'une cheminée.

Une famille déguisée vient d'arriver; le mari est en Ecossais. Toutes les dames du bal ont eu un beau mouvement de terreur, mais l'épouse de l'Ecossais, qui est habillée en sauvage, s'empresse de rassurer la société.

Quant à la dame sauvage, elle s'est fait une espèce de jupe en fourrure. J'entends quelques personnes placées derrière moi assurer que c'est avec un manchon décousu que l'épouse de l'Ecossais a confectionné son costume.

Ses deux enfants, dont l'un a douze ans et l'autre neuf, sont en vieux paysans, et ont l'air d'avoir envie de pleurer, parce que les boucles de leurs perruques reviennent continuellement dans leurs yeux.

Le marquis et le chevalier causent toujours avec feu dans une embrasure de fenêtre. Je pense qu'ils s'occupent de ce qui se passe au bal, mais en passant près d'eux je saisis ces mots :

— Il faut pourtant qu'on m'apporte mon lait

tous les matins, monsieur... C'est mon déjeuner depuis quarante ans, du café au lait... Il me faut mon café!

— Vous le prendrez à l'eau.

— Bien obligé! Je ne dormirais plus de l'année. Ces messieurs en sont encore sur le chapitre des laitières.

Mais le maître de la maison a ramené tout le monde dans son salon en jurant aux dames que leurs pieds mignons ne s'attacheront plus au parquet. Je vois notre gros Turc rire en disant cela, et je soupçonne encore quelque malice de sa part : d'autant plus qu'avant de donner le signal à l'orchestre, il a encore eu soin de se promener dans toutes les parties de son salon.

Mais la musique se fait entendre de nouveau ; le flageolet, le cor à piston invitent à la danse. Le monsieur au faux nez, qui s'obstine à se promener dans la foule, où personne ne lui parle, est bousculé et repoussé par les danseurs. Peu lui importe d'être pressé, d'être cogné par tout le monde : il est sûr que son nez ne se défera pas. Cette conviction lui suffit.

Le signal est donné, les danseurs s'élancent... Mais un autre événement signale cette contredanse. Le parquet est maintenant si glissant qu'il est difficile d'y tenir pied ; il semble que l'on danse sur un verglas.

A la huitième mesure, trois danseurs sont déjà par terre : le père de famille déguisé en Ecossais se trouve du nombre. Le Turc rit de plus belle ; mais cette fois les danseurs l'entourent, les danseuses se fâchent: on lui dit que sa plaisanterie est une mystification. Ce n'est pas sans peine

que M. *** parvient à calmer son monde et à obtenir son pardon pour cette nouvelle espièglerie.

Enfin on se calme. Le gros Turc fait balayer la poudre de savon qu'il avait répandue, et les danses recommencent. Mais j'entends une grande dame habillée en troubadour se plaindre amèrement de ce qui vient d'arriver.

— C'est fort désagréable ! disait cette dame à une de ses voisines : mon petit garçon, qui est en page, dansait tout à l'heure, il vient de tomber, ainsi que plusieurs autres personnes ; il a déchiré son pantalon... Le voilà forcé de rester assis jusqu'à la fin du bal !... C'est très contrariant !... Je vais le bourrer de gâteaux et de glaces pour le consoler.

Les deux Chinois n'étaient pas tombés, car ils n'avaient pas bougé de leur place, et ils tenaient constamment leur doigt en l'air. J'admirais la patience de ces messieurs, et je cherchais à deviner le plaisir qu'ils pouvaient trouver au bal.

Dans ce moment une certaine rumeur se fait entendre dans le salon. C'est un nouveau masque qui vient d'arriver. C'est un jeune homme vêtu en Espagnol, mais déguisé d'une manière bouffonne : habit fripé à paillettes, perruque blonde trop courte, petite toque en plume ; enfin de faux mollets dans lesquels il a pique des papillons.

Je reconnais un jeune artiste fort spirituel, et qui a pensé comme moi que, dans un bal de société, ceux qui amusent sont les plus goûtés ; mais notre Espagnol n'obtient aucun succès au milieu de toutes ces personnes qui n'ont eu d'autre pensée en se déguisant que de se faire admirer. J'entends même quelques dames critiquer

vivement le costume de l'Espagnol en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! où ce monsieur a-t-il été chercher un pareil costume ?...

En revanche on admire beaucoup les deux Chinois, qui toute la soirée ont l'air d'être collés sur un paravent.

Un grand bruit retentit tout à coup dans une partie du salon. C'était le monsieur au faux nez qui avait voulu boire du punch et qui s'étranglait en buvant ses moustaches. Il devenait violet, chacun cherchait à lui porter secours. Sa femme arriva et lui dit :

— Il faut lui ôter son faux nez... c'est cela qui l'a fait avaler de travers.

Plusieurs jeunes gens saisirent le nez de ce monsieur. Il était si bien collé, qu'il fallut s'y prendre à plusieurs fois pour l'arracher. On y parvint pourtant. La douleur que ce monsieur éprouva lorsque ensuite on lui ôta ses moustaches le fit revenir à lui ; mais il porta la main à sa figure, et, furieux de ne plus avoir son nez, se leva, perça la foule, et sortit du salon, suivi de sa femme, en s'écriant :

— Je ne voulais pas me démasquer... Tout le monde m'a reconnu maintenant !... Allons-nous-en !... C'est très ridicule de m'avoir ôté mon nez !

Cependant la nuit s'avançait. Quelques personnes manifestaient le désir de voir arriver les deux pâtés qui devaient terminer la fête... M... fait dresser un buffet dans la salle à manger, et au milieu de diverses sucreries on place les objets annoncés.

— Que ce monsieur est original ! disent les dames ; quelle idée de nous offrir du pâté dans

un bal !... Fi ! c'est lourd !... c'est mauvais !... on ne donne plus de ces choses-là !...

— Ma foi, disent les hommes, puisqu'il n'y a que cela pour se restaurer, il faudra bien y goûter. Ils sont superbes, ces pâtés-là. Ce sont au moins des pâtés de Chartres.

M... prie alors deux messieurs de la société d'en faire l'ouverture. Je m'approche du buffet. J'avais dans l'idée que notre Turc nous réservait encore un plat de sa façon. En effet, à peine ces messieurs ont-ils enlevé la couverture, que de chaque pâté sort une chauve-souris qui se met à voltiger.

Les dames poussent des cris perçants ; on court, on se sauve dans toutes les chambres ; le plus grand désordre règne dans le salon ; et à travers tout ce tapage on entend les éclats de rire du maître de la maison, qui vient de voir une des chauves-souris s'attacher à la perruque de l'Ecossais.

Cette plaisanterie dut clore le bal. Je sortis en même temps que le joueur de bouillotte, qui continuait de répéter tout le long de l'escalier :

— Je suis dans mon argent ! Je ne gagne pas!... Je ne fais rien !... Je suis rentré dans mon argent !

LECTURE D'UNE GOUVERNANTE A SON MAITRE

— Marguerite, approche la table, avance-moi mon grand fauteuil, mets du bois au feu. Je ne sortirai pas ce soir, il fait trop mauvais temps pour que j'aille regarder jouer à la poule au café Turc. Je suis sûr cependant qu'on aura besoin de moi pour juger les coups.

— Eh bien ! monsieur, on ne les jugera pas !... Allez donc vous enrhumer pour faire plaisir aux autres ; avec cela que vous êtes d'une coquetterie... ne point vouloir porter un bonnet de soie noire sous votre chapeau !...

— Fi donc ! Marguerite, on a l'air d'un malade, d'un invalide, et grâce au ciel, j'ai encore bon pied, bon œil et une poitrine !... Hum !... hum !... hum !... maudite quinte ! Donne-moi un peu de pâte de jujube.

— Jouerons-nous au piquet ou au mariage, monsieur ? demande Marguerite après avoir donné à son maître la petite boîte de pâte pectorale.

— Non, je ne me sens pas en train de jouer ; tu me feras la lecture, Marguerite.

— Volontiers, monsieur ; mais j'espère que vous ne vous endormirez pas comme cela vous arrive souvent avant que j'aie seulement lu trois pages.

— Je ne dormirai pas ; mais aussi tâche de ne

point toujours lire sur le même ton, c'est d'une monotonie...

— Comment, monsieur ! de quel ton voulez-vous parler ? Je lis sur la table pour être plus commodément, voilà tout.

— Je veux dire que tu ne changes pas assez les inflexions de ta voix.

— Les *influxions !* qu'est-ce que c'est que ça ? Mon Dieu ! comme vous devenez difficile ; vous ne me demandiez pas tout cela il y a quinze ans !

— Il y a quinze ans, tu avais la voix bien plus douce.

— C'est vous qui aviez l'oreille moins dure, ça me force à crier. Au reste, si je ne conviens plus à monsieur, il n'a qu'à parler.

— Allons, voilà que tu te fâches à présent ; on ne peut rien te dire. Calme-toi, prends tes lunettes et lis.

Marguerite, après avoir encore murmuré pendant quelques minutes, se calme enfin, et ayant mis ses lunettes, place sur la table plusieurs volumes qu'elle vient d'aller chercher.

— Oh ! nous avons le choix aujourd'hui, monsieur, je suis allée faire ma provision chez le libraire ; que voulez-vous que je vous lise, monsieur ?

— Ce que tu voudras.

— *Gil Blas de Santillane ?*

— Je le sais par cœur.

— L'*Histoire de France ?*

— C'est trop sérieux pour toi.

— Le *Cuisinier royal ?*

— On ne lit pas cela quand on sort de table.

— Le *Savant de société*, joli ouvrage, dans le-

quel on apprend des jeux innocents et des tours de passe-passe ?

Que veux-tu que je fasse de tout cela ? A mon âge, on est brouillé avec les jeux innocents, et l'on manquerait tous les tours de passe-passe !...

— Diable ! monsieur, vous devenez difficile. Mais voici un grand roman... in... in... oc...

— In-octavo, veux-tu dire ?

— Oui, monsieur, il doit être meilleur que tous les autres, celui-là, il est plus grand ; la couverture est enjolivée de petits agréments, et il y a une belle gravure.

— Oh ! je sais ce que c'est, Marguerite ; ne touche pas à ce roman-là, tu n'y comprendrais rien... ni moi non plus.

— Et pourquoi donc fait-on des livres auxquels on ne comprend rien, monsieur ?

— Parce que c'est la mode, et qu'il y a des gens qui prétendent que le génie ne doit pas être à la portée de tout le monde.

— Ah çà ! et ce vieil auteur que je vous lis souvent, M. Boileau, qui appelle un chat un chat, ça n'était donc pas un génie, celui-là ?

— Au contraire, Marguerite !... c'était un grand homme !...

— Et cet autre qui est si jovial, ce M. Molière, qui dit : « Je veux battre ma femme si ça me plaît, et ne la point battre si ça ne me plaît point... » Ah Dieu ! m'a-t-il fait rire avec ses comédies !... Dame, il nomme aussi les choses par leur nom ; est-ce que celui-là n'avait pas de l'esprit ?

— Ah ! c'était un grand génie !... un homme inimitable !...

— Comment donc se fait-il que je comprends si

bien tous ces génies-là, et que je m'embrouille avec les nouveaux ?

— Il y a encore des auteurs qui écrivent pour être compris, Marguerite, et ceux-là plairont plus longtemps.

— En ce cas, monsieur, nous allons passer à autre chose.

— Ah ! v'là la *Caverne de la Mort*. Le joli titre ! Cela donne la chair de poule rien qu'en le prononçant. Et l'estampe ! Ah ! monsieur, quelle estampe ? Voyez donc : un squelette dans un souterrain, avec des chaînes aux pieds, sur un rocher et une ceinture de clous ; et ce beau chevalier qui le regarde, un flambeau d'une main et une épée de l'autre ; faut-il qu'il soit brave !...

— C'est peut-être un homme fossile qu'il vient de découvrir ?

— Oh ! non, monsieur, il n'y a rien de fossile là-dedans. Attendez, il y a de l'écriture là-dessous : *Je jure de ne prendre aucun repos jusqu'à ce que la vengeance soit complète*. Ah ! mon Dieu ! est-ce la Mort qui jure ça ?

— Eh non ! tu vois bien que c'est le chevalier qui veut découvrir les auteurs de ce crime.

— Ah ! c'est le chevalier ? Pauvre jeune homme !... il ne veut prendre aucun repos ! il ne veut donc plus se coucher jusqu'à ce qu'il ait pris celui qui a fait le coup ?

— C'est une manière de parler.

— Monsieur, je vais vous lire la *Caverne de la Mort*, n'est-il pas vrai ?

— Je n'aime pas beaucoup ces livres remplis d'horreurs, cela est d'un triste !...

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, c'est bien

amusant ! Des fantômes, des souterrains, des poignards, des enfants changés, des pères égarés, des brigands, des tours du Midi, des femmes vertueuses et innocentes qui ont cinq ou six amoureux qui se tuent pour elles, Ah ! c'est bien joli ça, monsieur !

On a peur, on frémit, on pleure ; on ne sait pas pourquoi, mais c'est égal ; et le lendemain, en plumant une perdrix, j'ai toujours devant les yeux c'te pauvre héroïne. Ah ! monsieur, que c'est beau, ces livres-là !

— Allons, puisque cela te plaît tant, va pour la *Caverne de la Mort.*

— Y êtes-vous, monsieur ?

— Oui, je t'écoute.

— V'là que je commence.

« Que l'approche de la nuit est imposant sous ce triste ombrage ! s'écria Albert en traversant...

— Marguerite, passe-moi ma tabatière.

— La voilà, monsieur... « Le brave Albert en traversant la partie la plus sauvage de la forêt Noire. Le soleil... »

— Il est diablement sec...

— « Le soleil... »

— Marguerite, en as-tu dans la tienne ?

— Oui, monsieur.

— Donne-moi une prise...

— « Le soleil avait à peine franchi la moitié de sa carrière lorsque le chevalier était rentré dans cette affreuse solitude, et depuis ce moment...

— Marguerite, tâche donc de ne point tant parler du nez, il me semble que j'entends un basson.

— Voilà autre chose à présent !... « Ce moment, c'étaient les premières paroles qui lui

échappaient: le morne silence de ces sombres retraites n'était interrompu... »

— As-tu bassiné mon lit, Marguerite ?

— Oui, monsieur... « Interrompu de temps en temps que par les cris du hibou, ou par le battement des ailes de la chouette, bruit lugubre et sinistre qui semblait ajouter encore à l'horreur de cet effrayant désert, et imprimer dans l'âme une superstitieuse terreur. Tout à coup, on entendit... on entendit... tout à coup... »

— Monsieur! monsieur! dit Marguerite en s'interrompant, il me semble que j'entends marcher tout doucement dans la cuisine ; entendez-vous quelque chose, monsieur ?...

Mais son maître est déjà endormi ; elle s'approche, lui pousse le bras, et il se réveille en s'écriant ?

— Je proteste que la bille n'était pas collée !

— Comment ! collée ! monsieur ; mais nous étions dans la forêt Noire.

— Ma foi ! j'étais au café Turc, mon enfant. Tiens, ta caverne me donne envie de dormir, je vais me coucher ; tu me liras la suite une autre fois.

— Oui, monsieur, et vous verrez comme c'est gentil.

FIN DES PETITS TABLEAUX DE MŒURS.

ŒUVRES DE PAUL DE KOCK

Ouvrage suivant :

CAROTIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. V. Goupy, 71, rue de Rennes.

Paris. — Imp. V. Goupy, rue de Rennes, 71.